

Louis Moreau de Bellaing

HISTOIRE
DE
PATRICE

Patrice est blond, de petite taille, avec des épaules plutôt larges, de petites mains au bout de bras courts, des jambes courtes et de petits pieds. Il a une peau très blanche, qui va avec sa blondeur. Ses yeux sont bleus. Les cils et les sourcils sont peu fournis. Il ne porte jamais ni barbe, ni moustache.

Lorsqu'il marche, le haut de son corps semble moins animé que le bas. Il ne remue guère ses mains. Les expressions de son visage ne varient guère. Ce qui le révèle le mieux - dès le plus jeune âge -, c'est son sourire. Il est fait d'une certaine fragilité, comme s'il hésitait à s'épanouir, d'une sorte de retenue et, en même temps, d'une attention à l'autre, d'une envie de l'avoir à soi, de le garder. Quand à son rire, c'est un rire de gogge, qu'il pousse les lèvres écartées, la

bouche grande ouverte, un "rire aux éclats" qu'il ne modère pas, qui strie l'air et se distingue de tous les autres rires.

Patrice ne court pas, il marche. Il peut marcher vite, mais, le plus souvent, il ne se presse pas. Adulte, Patrice a été façonné par les travaux accomplis, les successifs travaux de sa vie, où il faut porter, déplacer, monter, descendre.

Dans le corps tout entier, il y a cette fragilité que révèle son sourire. Non que Patrice ne soit pas physiquement solide et ne donne pas l'impression de cette solidité. Mais elle est recouverte d'une légèreté - qui persistera malgré le développement d'un peu d'embonpoint -, comme s'il n'était pas toujours sûr d'être là, comme s'il fallait qu'il s'y efforce, pour qu'on ne l'oublie pas, par exemple autour de la table à la place qui lui est donnée.

Ce Patrice physique reste toujours présent, tel quel, de quinze à cinquante ans. C'est celui que voient ses parents, sa soeur, son beau-frère, puis sa femme, ses enfants, ses couains et cousines, ses amis. C'est le Patrice des beaux jours qui, à

la campagne, se dévêt peu, même en été, affectionnant très tôt les bons vêtements : chemise, pantalon bien coupé, veste de saison. Patrice en short aurait surpris. Ses enfants, ses neveux l'ont vu en slip de bain à la mer. Mais pour ceux et celles qui le rencontrent, à Paris où il habite ou au B. où il vient en visite, seules les teintes de son apparence vestimentaire changent.

Patrice n'est pas beau. Pourtant il a attiré des femmes, la sienne notamment, sans dout

I

taine fragilité, comme s'il hésitait à s'épanouir, d'une sorte de retenue et, en même temps, d'une attention à l'autre, d'une envie de l'avoir à soi, de le garder. Quand à son rire, c'est un rire de gorge, qu'il pousse les lèvres écartées, la bouche grande ouverte, un "rire aux éclats" qu'il ne modère pas, qui strie l'air et se distingue de tous les autres rires.

Patrice ne court pas, il marche. Il peut marcher vite, mais, le plus souvent, il ne se presse pas. Adulte, Patrice a été façonné par les travaux ac-

complis, les successifs travaux de sa vie, où il faut porter, déplacer, monter, descendre.

Dans le corps tout entier, il y a cette fragilité que révèle son sourire. Non que Patrice ne soit pas physiquement solide et ne donne pas l'impression de cette solidité. Mais elle est recouverte d'une légèreté - qui persistera malgré le développement d'un peu d'embonpoint -, comme s'il n'était pas toujours sûr d'être là, comme s'il fallait qu'il s'y efforce, pour qu'on ne l'oublie pas, par exemple autour de la table à la place qui lui est donnée.

Ce Patrice physique reste toujours présent, tel quel, de quinze à cinquante ans. C'est celui que voient ses parents, sa soeur, son beau-frère, puis sa femme, ses enfants, ses couains et cousines, ses amis. C'est le Patrice des beaux jours qui, à la campagne, se dévêt peu, même en été, affectionnant très tôt les bons vêtements : chemi-sette, pantalon bien coupé, veste de saison. Patrice en short aurait surpris. Ses enfants, ses neveux l'ont vu en slip de bain à la mer. Mais pour ceux et celles qui le rencontrent, à Paris où il

habite ou au B. où il vient en visite, seules les teintes de son apparence vestimentaire changent.

Patrice n'est pas beau. Pourtant il a attiré des femmes, la sienne notamment, sans doute à cause de cette fragilité, de cette légèreté presque en discordance avec son allure. De ses années d'adolescence, il n'a guère parlé et c'est surtout en amoureux de sa femme Francine qu'il s'est fait connaître au moins officiellement. La grâce, la beauté de Francine l'ont ébloui. Mais elle ? Elle a dû être séduite par son attention, puis par son amour réel, absolu ; aussi par ce qu'il a en lui d'inachevé, d'hésitant ; elle espère le transformer, lui donner l'assurance qu'il n'a pas.

Physiquement, cette assurance, il la joue. Mais il ne parvient pas à dissimuler corporellement qu'elle n'existe pas. Il lutte contre lui-même et contre d'autres que lui (d'avant sa naissance ou de son enfance) pour s'affirmer ; dans certaines des expressions de son visage, et parfois dans sa voix, il veut faire croire que c'est déjà arrivé, qu'il est le mec accompli qu'il rêve d'être. Mais l'image qu'il offre ainsi de lui-même et qu'il

pense offrir aux autres comme une image vraie, ce n'est pas celle que Francine, son entourage - par exemple sa soeur Michelle - peuvent se faire de lui. Ils voient le mythe posé sur la réalité, un enfant perdu derrière l'homme qui se prétend fort.

Lorsque la voix se prête aux récits de prouesses, elle n'a plus le même ton. Elle se charge de toutes les résonances que lui-même et son cousin Louis aiment à mettre dans les grivoiseries, dans les " bonnes histoires " salaces. Plus âgé, Louis est peu disposé à se livrer, mais Patrice, parfois, se risque, en termes crus, à évoquer ses bonnes fortunes, à détailler des rencontres brèves, sans lendemain, mais auréolées, selon lui, du prestige de la conquête. Puis, lorsqu'il oublie le prétendu accès à la soi-disant toute puissance, il redevient le Patrice de tous les jours.

Peut-être aussi a-t-il été séduisant pour Francine parce que, dans son regard comme dans son comportement, dans sa voix et ses actes, sa bonté - qui est celle de son père Arnaud et de sa mère Chantal pour leurs proches- est visible. Il

a une manière à lui et une "voix pour", qui précèdent l'effort de l'autre et se substituent à lui. Il a le geste, le savoir et l'acte d'offrir. Patrice donne et, quand il donne, il est tout entier dans son don. Il veut que ce qu'il donne plaise, objet ou service. Tout son corps se met en mouvement pour donner, sa voix annonce le don. Quand il arrive pour Noël, sa voiture contient des vêtements qu'il offre à Louis, à Gérard ou à Jean. Il connaît les mesures de chacun et sait d'avance la veste, le pantalon qui ira ou n'ira pas. Il les offre aux maris et compagnons, moins aux épouses ou compagnes. Il travaille dans une entreprise de vêtements pour hommes ; il lui est sans doute plus difficile professionnellement d'avoir des vêtements pour femmes ; il craint peut-être aussi d'offrir à sa soeur et à ses cousines des vêtements qui ne leur plairaient pas.

En revanche, pour elles, il se dépense en services. Certes il ne ménage pas son aide à Gérard ou à Lionel. Il va chercher le vin, apporte les chaises, etc. Il donne un coup de main à Lionel, le viticulteur, dans sa cave ou dans ses vignes ; parfois, Lionel, qui l'aime bien, se plaint

un peu d'être ensombré de sa présence. "Sans lui, je travaillerais plus vite. Mais ça n'a pas d'importance".

On le voit aussi partir en voiture pour faire les courses - qu'il refuse de se faire rembourser -, organiser le barbecue, cuire la viande en brochettes, servir chacun. C'est le Patrice aux larges pas, jamais courant, qui déambule, allant de l'un à l'autre, puis revenant au feu pour cuire les derniers morceaux.

Lorsque ses enfants grandissent, il aime prévoir leurs vacances qui sont aussi les siennes. Mais il ne les imagine pas sans quelques cousins ou cousines qui vont venir, pendant quinze jours, au bord de la mer, près d'Arcachon ou à Noirmoutiers. A chacun il fixe sa tâche, dans le bungalow ou le mobilhome qu'il a loué : mettre la table, faire la vaisselle, le ménage. Puis il les laisse libres, quelquefois trop libres, dit-on. Mais aucun d'entre eux ne reviendra avec la moindre blessure. Tout au plus, à un proche de ses cousins, il laisse, à l'adolescence, les cou-dées franches pour aller voir sa petite amie. Un rentrée tardive inquiétera.

On dit qu'il donne pour se faire inviter, pour être aimé. C'est vrai. Mais il donne aussi pour donner.

D'où vient-il ? Où va-t-il ?

II

L'arrière grand-mère paternelle de Patrice et de Michelle, Madeleine de K., est l'arrière grand-mère maternelle de Maud, François, Louis et Gwenaél, les cousins germains de Patrice. Madeleine de K est son nom d'épouse. Jeune fille, elle s'appelle Madeleine de la G. Elle habite les G, une belle maison à douze kilomètres de la ville de A. , un grand centre régional. Elle y habite à la fin du Second Empire, sans doute vers 1865, alors qu'elle est âgée de dix-huit ans. Elle est apparentée aux familles aristocratiques de la région de A., notamment les C, riches notables qui ont comme hôtel particulier l'actuelle mairie de A. Les de la G, eux, ne sont pas très argentés. Ils vivent du revenu de quatre fermes qui entourent leur habitation, les G. La mère de Madeleine semble l'avoir poussée doucement, dès son jeune âge, vers un riche protecteur capable de l'entretenir et d'apporter quelques avan-

tages aux de la G. Ce riche protecteur, déjà âgé, W de S, s'éprend de la jeune Madeleine. Celle-ci obéit à sa mère - elle n'a que dix-huit ans - et cède, on peut le supposer sans volupté, aux avances du barbon. Elle en a une fille qui disparaît dès sa naissance, confiée à quelque nourrice loin de A. et des G ; cette fille restera néanmoins, durant sa vie, en rapport avec sa mère, puis avec ses demi-soeurs. Lorsque Denise, l'une des filles légitimes de Madeleine, meurt dans la décennie 1950, sa demi-soeur est prévenue. Elle doit avoir quatre-vingt douze ans. W de S s'occupe quelques années de Madeleine, lui donne toute son argenterie, au grand dam de sa famille - qui la récupère presque un siècle plus tard -. Madeleine est mariée et devient Madeleine de K. Elle partage son existence entre les G et le K, la maison de son mari, un beau manoir au bord d'une baie, un peu plus grand que les G et construit en granit.

Les G, près de A., sont sur un plateau. La maison est simple, sans ornements. Elle comporte un peu plus de dix pièces. La cuisine est en contrebas par rapport aux pièces du rez-de-

chaussée, en sorte que l'on puisse sortir et entrer d'un côté ou de l'autre du bâtiment. A l'arrière sont les communs, une remise de voitures à chevaux - qui devient, à partir des années 1920, un garage -, une écurie et un grenier à foin. Ces communs sont surmontés par des chambres de domestiques. La maison est entouré d'un grand parc.

Vu de l'extérieur - l'intérieur demeure inconnu -, le K est une construction rectangulaire derrière un porche encadré de deux murs de peu de hauteur, ce qui laisse voir les fenêtres des étages. Le porche donne sur une cour qui a, sur son côté gauche, une chapelle et, sur son côté droit, des chambres de rez-de-chaussée. L'une est, dans les années trente, celle de Claude - la seule petite fille de Madeleine -. Devant le porche s'étale une prairie avec, sur son bord, un cadran solaire. Sur la droite, un chemin descend vers la rivière proche qui se jette dans la baie. Une longue allée qui traverse le parc mène à la maison.

Madeleine vit l'hiver aux G, l'été au K.. On a d'elle des photos de son âge mûr, une femme qui paraît grande, avec un visage majestueux,

une longue robe serrée à la taille par une ceinture et un grand chapeau.

Malgré les fermes, quatre autour des G, sans doute deux autour du K, les K ne sont pas très riches. Le mari de Madeleine a des démêlés avec ses frères et ses cousins sur des tonneaux de vin ou de cidre. Néanmoins Madeleine reçoit : l'hiver ses petits-enfants aux G, l'été les mêmes, mais aussi des cousins - par exemple Hervé de K -, des amis et, dans les années vingt, l'évêque de A. qui y fait des séjours de vacances. Madeleine veut compenser la relative pauvreté de sa famille d'origine et de celle qu'avec son mari elle a fondée - ils ont trois enfants : Denise, Léna et un garçon - par l'ostentation et la condescendance. Elle adopte le titre de marquise - peut-être après la mort de son mari -, se fait confectionner de la vaisselle à ses armes avec la couronne de marquis sur le bord des assiettes. Elle refuse la compagnie de ceux qui ne sont pas de son rang. Dans sa vieillesse, invitée chez sa petite-fille Claude - mariée à Antoine - dans une petite ville de l'Est, elle s'indigne de devoir se mettre à table avec l'un de leurs amis

le pharmacien du coin et monte, au moment du dîner, dans sa chambre, en déclarant : "Jamais je ne dînerai avec l'apothicaire".

Elle perd son fils qui meurt dans un collège éloigné, à l'âge de treize ans. Louis possède de cet enfant une lettre qu'il a envoyé à son père, pour lui demander d'apporter, lors d'une prochaine visite, son jouet préféré. La lettre date de six mois avant sa mort. Ses parents l'ont-ils revu ? On ne sait.

De ses deux filles, Denise et Léna, Madeleine préfère ouvertement la seconde. A la mort de Léna en 1930, elle dit à un familier : « Si ça avait pu pu être l'autre...".

Il est difficile de reconstituer la vie de Madeleine. Il n'en reste que des bribes. Maud se souvient qu'à la veille du baptême de sa soeur Gwénaël, elle va avec Madeleine préparer la chapelle - Maud a trois ans -.

Le mari de Madeleine entretient un double ménage. Chaque jour, vers la fin de l'après-midi, dans le salon, il égrène son chapelet, puis il quitte le K et se rend chez sa maîtresse. Il en a

deux filles. Pour ne pas se tromper, il les a prénommées Denise et Léna.

Arnaud, son petit-fils, aime beaucoup Madeleine. Il atteste que ses trois petits-enfants l'aimaient. Il garde un souvenir émerveillé de ses vacances au K, de l'humour de cette grand-mère qui, pour relever une inconséquence, la commentait en disant : "Quelle heure est-il ? Trois francs cinquante". Il évoque aussi en souriant ses frasques. Elle a besoin d'argent, sans doute pour payer les dettes de sa fille Léna, mais peut-être aussi les siennes. Discrètement elle vend des meubles. Ils sont censés être en réparation. Elle les fait copier et remet les copies à leur place. A Arnaud qui, adulte, s'extasie de la beauté d'une commode, elle répond: "Elle est très belle, mais c'est un faux".

De sa fille Léna qu'elle aime tant, elle n'a aucun petit- enfant. Léna ne se marie pas. Elle vit. Elle a de nombreux amants de tout bord. Un vieux fermier des G se vante, en 1950, d'une bonne fortune avec elle, trente ans plus tôt, au creux d'un fossé. "Ah Léna" murmure-t-il.

Elle aime les hommes, tout comme sa cousine Bérangère qui, elle aussi, les recherche sans épouser. Léna a, pendant vingt ans, comme amant attiré Hervé de K, lui-même célibataire. Il a été, en 14, le plus jeune capitaine de France. Attaché militaire à L., il a quitté l'armée dans les années vingt et vit de métiers divers et d'expédients.

Léna l'épouse en 1930, pour garder dans la famille le K dont elle doit hériter - sa soeur aura les G -. Mais elle meurt six mois après ses noces, sans doute en Janvier 31, d'une bronchite attrapée aux G où, dit Antoine, "on gèle" ; emmenée, déjà malade, par son mari près de P., une ville du Centre, dans une propriété qu'Hervé avait héritée de ses parents, elle y agonise, dit-on, seule, en pleurant, dans une chambre à la fenêtre ouverte.

A sa mort, elle laisse des dettes que son mari paie, notamment dix mille francs - l'équivalent, aujourd'hui, en francs lourds - pour des chapeaux. Longtemps plus tard, racontant l'histoire, l'une de ses nièces, très rangée, dit devant Louis

: "Comment peut-on dépenser dix-mille francs en chapeaux ?"

A la fin du siècle précédent, Madeleine a perdu son fils. Au tiers du nouveau siècle, elle perd l'une de ses filles, la préférée. Son mari est mort. Elle est âgée, quatre-vingt huit ans, quand sa petite-fille Claude tombe gravement malade. Madeleine se réfugie aux G. Elle y meurt en Janvier 34, d'une apoplexie, après un bon déjeuner. "Elle était toute noire" dit sa fille Denise.

Vingt ans plus tard, passant devant le cimetière de S., Denise murmure devant deux de ses petits-enfants François et Louis : "Ma petite maman, comme je vous aime". "Surtout depuis que vous êtes là" ajoute François. Denise proteste faiblement.

Patrice n'a pas connu Madeleine. Il est né dix-huit ans après sa mort. Mais il en entend parler par son père Arnaud qui, devant lui, répète dans les années soixante ce que, quelques années plus tôt, en 55-57, il disait d'elle à Louis. Sans doute sait-il l'existence de sa fille naturelle, le

double ménage du mari, la vie et la mort de Léna. Vers 1970, Arnaud l'emmène au K, lui fait visiter le parc. Ils entrent dans la maison encore habitée par Hervé qui en a hérité. Il voit Hervé que son père a voulu saluer. Il mentionne cette visite à ses cousins, sans commentaires.

III

Denise a du souffrir de la préférence affichée de sa mère pour sa soeur. Elle ne parle jamais de cette dernière. Née dans les années 1880, Denise est élevée aux G et au K, partageant la vie de sa mère. Elle va en pension et, à l'adolescence, se confie à la supérieure pour qui elle a de l'affection. Anne- Marie, l'une de ses compagnes, la voit pleurer dans son bureau. Peut-

être est-ce après la mort de son frère ; mais une certaine dureté de sa mère peut avoir fait couler ses larmes.

Elle a des crises qui ressemblent à de l'épilepsie. Certains matins, elle ne se réveille pas, demeure immobile sur son lit. Sa mère la soigne, en lui administrant un purgatif.

Lors de ses premières règles, non prévenue elle s'affole, appelle. Sa mère survient, se met en colère, l'assied sur un bidet et la lave."Qu'est-ce que c'est que ces histoires? Tu en fais des manières".

L'un des oncles de Denise, du côté de sa mère, est sculpteur. Elle se prépare pour son premier bal. L'oncle se propose pour tailler sa robe. Aussitôt Madeleine intervient, ordonne à Denise de se mettre nue devant lui. Denise refuse, mais elle l'y oblige. Le sculpteur enroule autour d'elle une étoffe et lui fait sa robe.

Denise est amoureuse. D'un jeune homme qui habite aux environs de la ville de A. Elle le voit souvent. Mais elle n'est pas riche. Le jeune homme non @plus et, lui, cherche qui peut l'en-

richir. Il épouse la petite-fille d'un ancien ministre libéral de Napoléon III, S, grand

, grand bourgeois cossu de A. La fille de S est la mère du futur mari de Denise.

Dans sa vieillesse, Denise dit à l'un de ses petits-fils : "Ce n'était pas Raymond, ton grand-père, que j'aimais, mais Aldo". C'est Raymond qu'elle épouse en 1905. Elle n'hésite pas à dire en public : J'aurais aussi bien épousé le GrandTurc. Il est le fils d'un bourgeois de A et de la fille de S. La belle-mère de Denise - son beau-père est mort - a un hôtel particulier au centre de A. et un château que les R. ont fait construire aux environs. On y voit encore, sur le fronton de la chapelle, un écusson où s'entremêlent les deux lettres de leur nom, RS. Le mariage se déroule en grandes pompes et, aussitôt après, les époux partent pour Paris. La nuit de noces est lamentable ; pendant huit jours - c'est elle qui le raconte - Denise ne peut supporter la douleur que son mari tente vainement de lui faire accepter. Le huitième jour, il l'emmène dans une boîte chic et lui fait boire du champagne. "Je ne sentais plus rien, raconte-t-elle, il a

pu faire tout ce qu'il voulait". Le lendemain, elle souffre et, peu après, elle est enceinte de son premier enfant Bertrand.

A la mort de leur père, Raymond a repris la banque des R, son frère Désiré le château et des terres ; les soeurs Marguerite et Lucie ont eu des terres et des biens - notamment, pour Lucie, une maison à A. -. La mère et la grand-mère de Raymond - une ancienne paysanne que l'on cache, elle parle mal le français - vivent avec lui. Sa mère meurt en 1906.

Il a épousé Denise parce qu'elle est belle. On a un tableau d'elle, aux G, qui la représente au moment de son mariage ; elle a le beau visage de Madeleine, en moins majestueux. Elle est en pied, son corps est pris dans une robe rose. Elle sourit.

Par ce mariage, le désir de Raymond est aussi d'accéder à un milieu qui n'est pas le sien. Très riche, il n'est pas reçu néanmoins par les aristocrates de A. et de la région. Sitôt marié, il est accepté et il les reçoit fastueusement dans son hôtel de la place de L .Il entraîne dans son

sillage et fait admettre par la noblesse locale un bourgeois de ses amis qui fabrique une liqueur réputée.

Désiré, son frère, qui vit entre 1870 et 1914, dépense la fortune qu'il a hérité de son père. Lorsqu'il meurt, il reste le château, une petite maison de campagne et beaucoup de dettes. Le château ira à Marguerite et la maison à Lucie.

Trois enfants naissent de l'union de Denise et de Raymond. Le premier, Bertrand, naît en 1906, la seconde, Claude, en 1908, le troisième, Arnaud, en 1914. Au moment où elle est enceinte de Claude, Denise monte souvent à cheval. D'aucuns pensent qu'elle veut faire passer le bébé. Le troisième enfant n'est pas de Raymond, mais d'un de ses amis, Achille, qui, après la guerre de 14, devient banquier et homme politique.

Denise ne s'entend pas avec son mari. Elle ne s'occupe guère de ses enfants qui sont confiés à des domestiques. On ne sait rien de l'enfance de Bertrand et de Claude, un peu plus de celle d'Arnaud. Dormant dans la chambre de ses parents, il assiste aux scènes de ménage. Parfois, elles sont

publiques. Aux repas, la salière en argent vole au dessus de la table, lancée par Denise. Raymond s'exaspère des défauts de sa femme. Il déclare à l'une de ses soeurs, Lucie : "Denise n'a qu'une seule qualité, elle est propre".

Chacun d'eux a sa vie. Un appartement est loué à Paris, où Raymond et Denise ne se retrouvent jamais ensemble. L'appartement est gardé par une bonne, Céline, embauchée à cet effet et à qui le couple accorde toute sa confiance. Raymond est discret sur ses aventures. Parfois, il promène ses enfants au jardin public de A. Mais il est souvent absent, gérant sa banque, s'occupant de son écurie de courses, allant à Paris.

Denise cache moins ses escapades. Dans un bal donné dans l'hôtel particulier de la place de L, elle crie : "Je suis paonne. Qui veut être mon paon ?". Sa belle-soeur Lucie l'accuse d'avoir couché avec un Noir ; horrifiée, elle la surprend, dans une loge de l'Opéra, se faisant "passer la main". Aux G, où Denise va parfois en l'absence de sa mère - qui, l'été, est au K -, elle a mis, dans l'entrée, une écritoire avec, sur un

carnet, la mention: objet de la visite. L'un des hommes qui viennent inscrit : "Tirer un coup".

A la mort de Désiré en 14, l'ampleur de ses dettes oblige Raymond, pour les rembourser, à disposer d'une partie de ses capitaux. Il demande à ses soeurs de vendre des bijoux. Elles refusent - elles héritent pourtant du château et de la maison de campagne -. Il le demande à sa femme qui accepte.

La succession liquidée, Raymond garde la banque. Mais il se rend compte que les banques privées ont peu de chance de se maintenir. Il vend la sienne, après la guerre, à une grosse banque parisienne et devient directeur régional, avec un salaire important. Denise a suivi sans états d'âme les péripéties de la succession de son beau-frère et la vente de la banque. Plus tard, elle n'en dira rien. Quand elle parle - rarement - de Raymond, elle se contente de dire : "J'ai été gâtée".

Le 25 Décembre 1927, Raymond fait une crise cardiaque. Le médecin ne lui cache pas que son coeur est usé et qu'il n'en a plus pour longtemps.

Il prépare donc sa propre succession, laissant l'usufruit, c'est à dire les revenus de ses biens, à sa femme, sauf l'hôtel de la place de L qu'il donne à l'un de ses fils Arnaud et des valeurs qui vont à son autre fils et à sa fille.

Très soucieuse qu'il ne modifie pas son testament au profit de ses enfants, Denise fait garder la porte de sa chambre par Céline, la bonne de Paris appelée d'urgence à A.. Les enfants ne peuvent entrer que lorsque leur père est déjà à demi inconscient. Il meurt le 25 Décembre 1928 à cinquante-deux ans.

Jusqu'à la fin de sa vie, malgré ses griefs vis à vis de Denise, Raymond demeure fasciné par la noblesse locale - déjà fortement mâtinée de bourgeoisie -. Il dira néanmoins à l'une de ses soeurs, parlant de la famille de sa femme : "Et dire que je retrouve en mes enfants cette race pourrie". Mais à Antoine, le nouveau venu qui se fiance avec sa fille Claude, il dit : "Vous connaissez mon ami le baron de..; ? " Antoine demande au baron s'il est ami de Raymond. L'autre lui répond: "Je le rencontre sur les champs de courses".

Après la mort de son mari, Denise se retrouve maîtresse et seule à bord d'une belle fortune qu'elle s'emploie à conserver. Elle n'est pas femme d'affaire, mais, bien gérés par sa banque, les biens dont elle hérite en 1928 prennent de la valeur. Trente ans après, elle règne sur un important capital mobilier et immobilier.

En 1930, à cinquante ans, elle est "enveloppée", mais demeure fraîche et avenante. Elle a gardé d'avant la mort de son mari un dernier amant, N. Il ne tarde guère à mourir et elle évoque, longtemps après, son souvenir devant ses petits-enfants : "Ah, le cher N.". Son portrait demeure dans sa chambre des G.

Jusqu'à la guerre de 39-45, elle continue à mener une vie mondaine. Après la mort de sa mère - elle a perdu le K qui est allé à Hervé, son ex beau-frère -, elle reçoit, aux G, ses amis et, parfois, ses enfants et petits-enfants. Elle y fait des aménagements, recouvrant la maison de glycine, créant un escalier extérieur abrité qui descend du premier étage, installant le chauffage central, etc. Les voitures à chevaux sont remisées au fond de leur local qui devient garage ; des autos

de diverses marques s'y succéderont jusque dans l'après-guerre. En 1940, les Allemands arrivent et réquisitionnent les G. Denise se réfugie dans une petite pièce qui jouxte l'une de ses fermes. Elle y passe la guerre, coupant ses longs séjours aux G de visites à A ; elle prend le train dans une petite gare à quatre kilomètres des G, se faisant porter sa valise par son jardinier Eugène qu'elle connaît depuis son enfance. Sur le quai, elle l'embrasse ; elle n'a plus que lui. Ses petits enfants sont dans le Sud-Ouest et à Paris. Elle ne les voit jamais. Ils ne lui manquent guère. Lorsqu'en 1945 Louis lui écrit, lui

19

proposant de la voir lors d'un passage à A., elle lui répond : "Je ne peux pas. J'ai rendez-vous chez le coiffeur". Elle ne l'a pas vu, ni son frère, ni ses soeurs, depuis cinq ans.

Denise a soixante-cinq ans. Déjà, avant la guerre, elle a répondu à ses propres enfants lui disant qu'en cas d'hostilités ils se réfugieraient aux G : "N'y comptez pas. Vous pouvez crever

la gueule ouverte". Sans doute la dureté de sa mère, la substitution à son grand amour d'un mari peu aimé, le milieu où elle vit n'ont pas développé chez Denise l'attention aux autres, voire, au moins, une certaine neutralité vis à vis d'eux. Lorsqu'en 1933 Claude tombe malade, Antoine a du mal à payer les frais d'hospitalisation. Elle l'aide pendant trois mois, puis prend prétexte qu'il ne l'avait pas remerciée, pour arrêter tout secours. "Je l'avais pourtant remerciée de vive voix" dira Antoine à l'un de ses fils.

En 1945, elle reçoit aux G, en Septembre, ses petits- enfants, les enfants de Claude et d'Antoine. De nouveau appelée à la rescousse pour gérer la maison pendant leur visite, Céline découvre - on est encore en pleine restrictions - qu'il y a sept livres de beurre dans la cave ; de ce beurre rance Céline fait des savons. Néanmoins, au petit déjeuner, Denise crie à celui ou à celle qui beurre sa tartine : "Gratte, gratte".

Elle fait des dons empoisonnés qu'elle dispense au gré de son humeur. A l'une de ses vieilles cousines dont la belle-fille vient d'accoucher, elle dit : "Félicitations, ma chère, votre belle-

filles a eu un bébé. Etes-vous sûre qu'il est bien de votre fils ?" A Maud - une fille d'Antoine et de Claude - à qui elle offre son premier bal, elle présente ses plus beaux bijoux : "Regarde" lui dit-elle et elle referme les boîtes.

De son fils Arnaud, revenu d'Afrique où il a vécu dix ans, elle n'hésite pas à faire une cible, peut-être à cause de son caractère ombrageux. Elle est sûre qu'il réagira. Elle ne manque jamais de lui rappeler l'échec d'une petite entreprise qu'il a montée. Par les nombreuses relations qu'elle possède, elle lui trouve un travail chez un marchand de biens. Puis elle se répand aussitôt dans A. en disant : "Mon fils travaille avec un voleur". On pourrait dire que le peu de dons généreux qu'elle fait : accueillir ses enfants et ses petits-enfants aux G par exemple, s'accompagne toujours de dons venimeux.

A partir des années trente, elle est libre. Ni son mari, ni sa mère ne la surveillent plus. Au K, elle propose à Antoine d'aller aux courses (de chevaux). Elle porte, à cinquante ans passés, un ensemble blanc vaporeux. Claude interdit à son mari de l'accompagner.

Au cours du temps, alors que Denise vieillit, les toilettes deviennent de plus en plus colorées et extraordinaires. Dans l'après-guerre, aux vacances, elle porte une robe bleue sur laquelle est imprimée, correspondant à chaque fesse, un Noir, avec, au milieu, un palmier. Quand Denise déambule sur le grand boulevard de A., on la voit d'une extrémité à l'autre. Parfois, elle s'efforce de faire dans le genre sobre ; ainsi elle choisit une robe brune, mais couverte de petits poches avec, sur chacun d'elles, un cadenas. Ou bien elle met sur sa tête un chapeau de couleur sombre, mais accroche au ruban une niche à chien dont la porte est mobile. Curieux, ses petits-enfants, ses amis entr'ouvrent la porte. Ils voient le chien, tandis que Denise aboie.

Les dernières années, redoutant ses poisons, ses proches ne viennent plus. Elle est devenue très grosse, se déplace difficilement. Elle se nourrit presque exclusivement de gâteaux, toujours dans la même pâtisserie sur le grand boulevard de A. Elle va tous les huit jours aux G pour aérer la maison.

Un soir, une fermière, ne l'ayant pas vue de la journée, s'étonne, passe pour la saluer. Elle la trouve en pleurs, couchée dans son lit sur ses déjections. .Elle n'a pas pu se lever.

Depuis l'après-guerre, elle a loué une chambre à A, dans un appartement. Dans les années 50, elle change de logis. C'est dans sa nouvelle chambre qu'elle meure, en Mars 1957, à soixante douze ans. Elle meurt seule. Maud, sa petite-fille, le lui a prêté dix ans auparavant. "Vous avez un coeur de pierre, vous l'avez montré en bien des occasions. Vous mourrez seule". "Mais non, lui a-t-elle répondu, une petite soeur de l'Assomption viendra m'assister". Il n'y a ni petite soeur, ni petit frère, ni fils, ni fille. Elle meurt au milieu de la nuit, d'une hémorragie qui lui dilate le nez au point qu'il semble avoir éclaté. Certains parlent d'un crime : au premier étage une fenêtre est ouverte, des bijoux ont disparu - ceux qui restent ; outre les bijoux vendus en 14, elle en a perdu une partie, à la grande fureur de son mari, dans le trou des cabinets d'un train. Le médecin, réputé honnête, délivre le permis d'inhumer. Arnaud dit à Louis : "Elle est

morte de mort naturelle. Les bijoux, c'est Bertrand, le premier à la voir après sa mort, qui les a emportés". Bertrand est toujours à court d'argent ; c'est, pour lui, une aubaine. Personne ne lui demande des comptes.

Patrice n'a pas connu Denise, sa grand-mère. Quand elle meurt, il a cinq ans. Il habite, de 1952 année de sa naissance jusqu'en 1956, la même ville qu'elle, mais, bien qu'elle sache son existence et celle de Michelle, la soeur de Patrice, elle ne se soucie pas de les voir. Plus tard, Patrice en entendra beaucoup parler par son père et par ses cousins et cousines.

IV

Bertrand est l'aîné des enfants de Raymond et de Denise. Ses parents mettent beaucoup d'espoir en lui, surtout son père qui le destine à la banque.

Son enfance a du être celle de sa soeur et de son frère, aux mains des domestiques, en l'absence du père et de la mère.

Arnaud raconte qu'au K, l'une des propriétés de leur grand'mère, on leur a donné à l'un et à l'autre un précepteur pour l'été. Ils font une promenade en bicyclette dans le parc. Ayant derrière lui le précepteur, Bertrand s'engage dans le petit chemin du bois qui descend vers la rivière. Il accélère brusquement, connaissant les lieux. Le précepteur accélère aussi, mais, ne les

connaissant pas, se retrouve sur une pente plus forte et se flanque par terre.

Pour ses dix-huit ans, Raymond offre à Bertrand la montre en or de la famille R, un magnifique bijou. Il le met aussitôt au "clou" (Mont de Piété). Affolé, Raymond paie le gage.

Il l'embauche dans la banque dont il est devenu directeur. Mais Bertrand ne se lève pas le matin, ne vient pas au bureau. Raymond doit renoncer à l'employer.

Bertrand a vingt ans en 1926, deux ans avant la mort de son père. Il fait son service militaire, devient sous-officier de cavalerie. Lorsque son père meurt en 1928, il hérite de biens mobiliers. Pendant trois ou quatre ans, il mène grand train, se fait carrosser spécialement une voiture par un designer de l'époque, habite au bois de Boulogne. Il confie ses intérêts à un aigrefin - que Céline avait repéré comme tel -. Il se marie, a deux enfants, Alain et Gaëlle, vit modestement dans un petit appartement de A. Sa femme a du bien. Lui, grâce à l'aigrefin, à tout perdu. Sans

doute travaille-t-il un peu. Mais il doit vivre surtout de l'argent de sa femme.

Le mariage de Bertrand avec Denise (elle se prénomme comme sa mère) est mal vu par la famille R. Denise (celle de Bertrand) n'est ni bourgeoise, ni aristocrate. Elle est la fille du plus gros épicier de A. Mésalliance : non seulement Lucie et Marguerite, les soeurs de Raymond, protestent - "C'est le retour au H" disent-elles, c'est à dire le retour au moulin de l'arrière-grand-père meunier -, mais aussi Denise la mère et Madeleine la grand'mère. Seuls Antoine et Claude assistent à la noce. Arnaud, le frère, n'est pas là, parti comme matelot engagé dans la Royale (la marine de guerre).

A trente ans, Bertrand est un petit homme blond, à la figure large, aux yeux bleus. Il a la réputation d'un bon vivant. Il aime s'amuser, sortir. Mais l'argent manque. Il vient aux fêtes de famille, aux communions, apportant un cadeau. Sa mère doit l'aider de temps en temps;. C'est de ses enfants celui qu'elle préfère et le seul qu'elle voit. Arnaud est en mer et Claude n'est plus là.

La guerre va donner à Bertrand cinq ans de congé. Cinq ans de captivité précédés d'un an de "drôle de guerre" sans combat. Au camp de prisonniers, il n'est pas obligé de travailler. Sa femme touche sa solde et élève les enfants. Il monte des spectacles pour ses camarades, organise les fêtes de Noël et compose des chansons. L'une d'elle a comme refrain : "C'est un oiseau qui vient de France". Au camp, elle a beaucoup de succès.

Lorsqu'il revient à Paris en 1945, il reprend la vie conjugale. Ses enfants ont grandi sans lui, sa femme s'est habituée à vivre seule et à se débrouiller. Il tarde à se remettre au travail, n'y met guère de cœur, se laissant tout doucement entretenir. Sa femme se sépare de lui.

Louis se souvient de Bertrand arrivant à O. pour annoncer sa séparation à Antoine son beau-frère. Il est sans ressources, mais parvient à trouver une nouvelle femme qui accepte de l'entretenir, de faire un enfant et donne même, prétend Arnaud, de l'argent de poche à son fils Alain.

Il travaille inégalement, sa liaison se rompt. Il vient à O., de temps en temps, revoir Antoine, se promène avec Louis sur les bords du fleuve, met son manteau ou sa montre en gage dans les bars-tabac pour avoir des cigarettes. Au retour d'une de ses visites, il achète à la gare un billet de loterie et gagne 300 000 frs (de l'époque).

L'hiver 1953, il est seul à Paris, sans logis, dans la neige. Quelqu'un le rencontre, le reconnaît, le secoure et prévient sa mère. Elle le reçoit pour quelque temps aux G.

Il quitte de nouveau sa mère et les G, devient visiteur médical (huit jours), représentant (huit jours), etc. Lorsqu'en 1957 sa mère meurt, il est aux abois.

Il hérite des G et du tiers de la fortune de Denise composée non seulement de terres, mais de valeurs et de meubles - qui, pour partie, sont vendus aux enchères -.

Soudain il est riche. Les G sont en bon état. La profusion de mobilier - qui plaisait à Denise - a diminué ; les pièces sont devenues moins surchargées.

Bertrand s'y installe, y invite ses enfants, son ancienne femme, celle qui lui a succédé et le fils qu'il a eu d'elle. Il invite aussi des notables de A et de la région. Il reçoit son frère Arnaud et sa belle-soeur Chantal, son beau-frère Antoine, ses neveux et nièces. Il donne de l'argent à sa famille : cinq millions de francs d'avant 58 à ses enfants qui se sont mariés. Il rembourse le garagiste du coin qui du temps de sa dèche, l'alimentait en essence, les patrons des hôtels où il avait une ardoise. Il fait photographier les G du haut d'un hélicoptère.

Aranud, son frère, lui suggère de louer les G et d'habiter une petite maison dans le parc. Il refuse.

Rentrant du Maroc avec leurs parents, Patrice et Michelle ont fait la connaissance de leur oncle. On dit que, dans l'année 51, Bertrand et Chantal - la femme d'Arnaud - ont eu une liaison dont serait né Patrice. Il est certain qu'Arnaud avait soupçonné son frère, parce qu'il avait vu sa voiture devant la porte de la maison où habitait Chantal. En 1962, la brouille qu'avait entraîné le soupçon d'Arnaud est oubliée. Bertrand vient

souvent à la R. de L, la maison d'Arnaud et de Chantal. Ses neveux l'aiment beaucoup et vont le voir aux G, pas très loin de chez eux.

Aux G, Bertrand écrit. Il envoie de longues lettres à son beau-frère Antoine. Dans les années soixante, il devient amateur de petites filles, celles des fermiers du voisinage, les siens. L'une d'elles a quatorze ans, l'autre est plus jeune.

Bertrand s'est acheté un magnétophone et enregistre ses ébats. Il récompense largement les petites filles en leur achetant des vélos. Il invite des troupes de "guides" scoutes à camper dans le parc. "J'espère bien m'en envoyer une" dit-il à Antoine.

Bertrand survit quinze ans à sa mère. Peu à peu, l'argent disparaît. La vente des terres, puis celle de la propriété se succèdent. Bertrand s'installe à A., dans un petit appartement. Lorsqu'il était aux G, il avait embauché deux femmes, l'une très âgée, l'autre, sa fille, déjà d'un certain âge. Elles le servent avec dévouement. La fille veut

faire une union tardive qui ne réussit pas ; Bertrand la récupère. La mère meurt.

A A., il vit dans son petit logis avec, comme bonne, la fille récupérée. Il a gardé sa voiture. et parvient à subsister avec ce qui lui reste de biens. Sans doute pas grand chose.

Il vient au B, peu avant sa mort, chez Gérard et Maud - l'une des filles d'Antoine et de Claude -. Il est accompagné de Chantal. Arnaud, son frère, n'est pas venu. Il y passe la journée, annonce à Louis et peut-être à d'autres qu'il est perdu : il a le coeur très malade - comme ce fut le cas de son père -.

Il décide d'entrer en maison de retraite, près de A., en compagnie de sa bonne qui ne le quitte plus. Au retour d'une visite à A., il se penche pour délayer l'une de ses chaussures. Une hémiplegie lui paralyse la moitié du corps. Il meurt le soir même à l'hôpital de A..

Les obsèques ont lieu un jour de semaine ; Patrice travaille, mais Michelle est présente. Les deux enfants du mariage de Bertrand, Alain et Gaëlle, sont là, mais non le troisième ; ses

femmes, Denise et l'autre, sont absentes. Les fermiers des G sont venus. Une femme de quarante ans, très maquillée, fait partie du cortège, mais, personne ne la connaît. Alain et sa soeur déclarent qu'ils refusent la succession. Leur père laisse 9 000 F de dettes.

Patrice parle toujours avec beaucoup de tendresse de l'oncle Bertrand, des bons souvenirs qu'il a de lui à la R de L et aux G. Michelle garde aussi de son vieil oncle un souvenir ému. Antoine, son beau-frère, évoque, juste après sa mort, en citant Shakespeare, leur jeunesse : "Ah Yorrick..." murmure-t-il.

Claude est le second enfant de Raymond et Denise, une fille. Elle naît en 1908. La grossesse de sa mère a été quelque peu agitée par ses montées à cheval. Denise aurait mal accueilli cette nouvelle naissance qui la « vieillissait » ;

De l'enfance de Claude rien ne reste. Ses frères n'en parlent guère, sauf Arnaud qui, à une remarque de Louis, répond en disant qu'il aimait beaucoup sa soeur. Il se souvient qu'enfant, étant sur la levée d'une station balnéaire, la B., il avait poussé un chat qui dormait sur le parapet. En tombant, le chat s'était tué. Sa soeur avait giflé Arnaud, en lui disant : "Tu es méchant". Bertrand répond à Louis qui lui pose trop de questions : "Tu es curieux, comme ta petite maman".

On ne sait pas grand chose non plus sur l'adolescence de Claude. Elle suit à N., une ville de l'Ouest, des cours d'enseignement ménager. Descendant du train à A, elle rencontre le célèbre René Bazin - un ami de son père - qui lui

porte sa valise. Elle a beaucoup d'amies qui se souviendront longtemps d'elle et, dont, mariée, elle s'entretiendra par lettres avec Arnaud. L'un de ses cousins, à plus de quatre-vingts ans, se souvient d'elle, bonne, sage, pieuse, raisonnable."J'appréciais beaucoup moins ses frères" ajoute-t-il.

Ses démêlés avec sa mère semblent fréquents. Celle-ci souhaite qu'elle se marie. Elle ne lui rend pas la vie facile, lui achète des robes d'une couleur toute différente de celle qu'elle avait demandée. Elle parvient à faire annuler une promesse de Raymond d'emmener sa fille en Italie, sous le prétexte que cette dernière n'avait pas eu de bonnes notes à son école. Enfin, des lettres de Claude à sa mère montrent que Denise la tarabustait pour des questions d'argent portant sur des sommes minuscules.

Denise la soutient néanmoins, lorsqu'elle se plaint, au K, pendant les vacances, des assiduités d'une de ses oncles, Thibault, pendant une partie de bateau. L'oncle fait ses bagages.

Denise répète à qui veut l'entendre : "Il faudrait que Claude se marierait". Elle a pourtant à peine vingt ans. D'après le témoignage de son frère Arnaud, elle a vécu dans l'épouvante l'agonie, puis la mort de son père et surtout l'attitude de sa mère. Celle-ci, avant le décès et quand Raymond est encore conscient, entre dans la chambre en grands habits de deuil. Claude subit, comme ses frères, l'interdiction de le revoir avant ses derniers instants. "Elle était comme folle" dira Arnaud.

Elle est déjà fiancée avec Antoine. Il travaille comme ingénieur des mines en Normandie. Il vient, durant l'année 28, la voir, il la rencontre à l'appartement de Paris, malgré Céline qui s'y oppose. Ils se sont connus par l'intermédiaire d'une tante de la compagne de pension de Denise, Anne-Marie, qui est une cousine d'Antoine. Ils se sont fiancés pendant l'été 28, dans un petit village, Sainte S.. Il y a d'eux un film très bref, tourné par Anne-Marie, où on les voit marchant sur la terrasse du château de Sainte S. Claude est une belle fille aux longs cheveux blonds, au vi-

sage sérieux. Antoine est blond aussi, grand, il a l'air heureux.

La date du mariage est fixée à un jour de Janvier 29. Denise refuse de payer la robe de mariée. Elle n'y est pas obligée, écrit-elle à Antoine, précisant : "La loi est la loi et tout est très juste quand elle est légalement appliquée". Malgré des finances bien inférieures à celles de Denise, Antoine paiera à sa future femme une robe de chez Lanvin.

Raymond a fait promettre à Claude de ne pas retarder la cérémonie. Elle a lieu effectivement au jour dit, dans l'intimité. Raymond est mort trois semaines auparavant.

Les époux partent en voyages de noces à Paris - comme les parents de Claude moins de trente ans plus tôt -. On possède de Claude un carnet où elle a noté, au jour le jour, leurs sorties. Revient en leitmotiv : "A l'hôtel, fleurs dans la chambre".

Puis elle part, avec son mari, dans l'Est, à V., une petite ville minière où il est affecté comme ingénieur en chef d'une mine de fer.

Elle y reste de l'hiver 1929 jusqu'au printemps 1932, trois ans. Elle y accouche de deux enfants, Maud et François.

Elle a souvent des visites : celles de sa grand-mère, de sa mère - qui lui vole les dentelles de sa robe de mariée -, celles d'amis d'Antoine, les D, enfin celles d'Hervé.

Hervé est un cousin de sa grand-mère ; il est veuf de sa tante Léna, soeur de la grand-mère . Léna est morte en 1930. Il vient à V., semble-t-il par intérêt. Il veut pousser Claude à demander à sa grand-mère de lui léguer, à lui, le K. Ainsi la propriété ne sortirait pas de sa famille .

Il est possible que Claude est rencontré Hervé pendant l'été 1931 au K. En Octobre elle est enceinte de Louis. Elle s'imagine que l'enfant est d'Hervé et non d'Antoine. "Elle l'aimait beaucoup" dira Antoine. Elle a des moments de délire dont atteste Yolande, sa belle-soeur, la soeur d'Antoine. L'une de ses amies, venue la voir à V. pendant l'hiver 31-32, s'inquiète de son état et avertit Antoine. Ses délires semblent avoir

été mis au compte de bizarreries d'une femme enceinte.

Antoine s'active pour quitter son métier. Sa femme ne supporte plus la vie à V., trop loin de A. et de sa famille. Il parvient à obtenir un poste de stagiaire dans une compagnie d'assurances.

Claude quitte V. et loue un appartement à A.. Elle n'y habitera jamais, vivant sans doute aux G, puis au K, et à la F., une maison près d'un village au bord du Loir, chez ses beaux- parents.

Louis est né en Juin 32 à A. Ses parents le prénomment Louis-Raymond. Denise - la mère de Claude - a envoyé aux époux une lettre soi-disant écrite par un jardinier qui se réjouit que son prénom soit donné à l'un des enfants de Claude. Pour la calmer, Claude et Antoine ajoutent Raymond à Louis.

Au début de l'automne, ils s'installent à Paris, avec leurs trois enfants, dans un petit appartement. Claude veut se séparer d'Antoine. Il l'em-mène chez le curé de la qui leur demande s'ils s'entendent bien. "Très bien" répondent-ils. Claude ne donne pas suite.

Ils sortent de temps en temps, sont invités chez les tantes de Claude, Lucie et Marguerite, qui habitent l'une et l'autre Paris. Claude est liée avec sa cousine germaine Françoise, fille de Marguerite.

En Novembre, le couple décide d'envoyer chez ses grand'parents paternels François, leur deuxième enfant. Agé de deux ans et demi, presque trois, il fait beaucoup de bruit dans l'appartement, empêche son frère Louis de dormir et surtout dérange une vieille dame mourante à l'étage au dessous. Emmené à la F., François y est confié à la vieille bonne, Joséphine, qui vit avec ses grand'parents. Sa grand'mère n'a pas le temps de s'occuper de lui, demeurant au chevet de son mari très malade. François se retrouve seul avec une vieille femme de soixante-quatorze ans qui l'entoure d'affection. Il ne revoit sa mère qu'à l'été, elle est de nouveau enceinte.

Sur le séjour parisien de Claude et d'Antoine, on sait peu de chose. Claude achève sa grossesse au K, près de sa grand'mère. Hervé vient la voir et continue ses pressions pour qu'elle convainque Madeleine de le faire hériter du K.

D'après des lettres de la mère d'Antoine écrites, après coup, à sa fille Yolande, Claude aurait eu souvent des délires, ne sachant plus où elle était, brandissant des ustensiles de cuisine. Elle est devenue énorme comme le montrent les photos de l'époque. Antoine n'est pas là, pris par son nouveau travail.

Claude accouche, en Août 33, d'une petite fille, Gwenaël. Mais son état s'aggrave. Un essaim d'abeilles venues de la cheminée envahit sa chambre, alors qu'elle allaite son bébé.

Un soir, elle fait une tentative de suicide, descend, en chemise de nuit, le chemin qui mène à la rivière pour s'y noyer.

A l'automne, elle est conduite dans une maison de repos. Puis elle est transférée en hôpital psychiatrique à C., non loin de la mer. Elle écrit des lettres à son frère et à son mari. Dans l'une d'elle, à son frère, elle mentionne une visite d'Hervé. "C'est une hallucination, a marqué en marge Antoine (à qui la lettre a été communiquée). Il n'est pas venu" ;

Antoine a reconnu, lors d'une visite à sa femme, la gravité de son état. Elle lui dit que, tout l'après-midi précédent, des enfants ont joué dans le jardin. Renseignements pris, il n'y a pas d'enfants.

Dans ses lettres, Claude se souvient de Maud et de François. Elle a oublié les deux autres, n'en parle jamais.

En 1935, elle vient au M., la ville où habite Antoine, ses enfants et sa mère devenue veuve. Elle est en transfert pour l'hôpital psychiatrique de A.. Elle se rapproche de sa mère qui habite aux G près de A. Louis la voit pour la première fois, il n'a aucun souvenir d'elle. Plus âgée, Maud en a quelques-uns que, longtemps après, elle évoque parfois. Pendant la nuit, la porte de la chambre où Claude dort seule - Antoine est au second étage - reste entr'ouverte. Dans la journée Claude fourgonne dans le grenier, rangeant des affaires. Antoine dira, des années plus tard, qu'il n'avait pas pu la garder, car elle menaçait sa belle-mère.

Aux dires d'une de ses amies qui est internée quelque temps avec elle et guérira - elle croyait que son père voulait la tuer -, à l'hôpital psychiatrique de A. Claude vit une période de conscience, mais elle sait que c'est la dernière. Lorsqu'elle sent la crise approcher, elle se confesse, communie, puis s'enfonce dans la nuit.

Elle n'en sortira plus. Elle vient à A. chez le coiffeur où ses enfants la voient. Louis s'étonne qu'on lui enlève un léger duvet qui recouvrait ses joues. "Tu me fais mal" dit-elle au coiffeur qu'elle ne connaît pas.

Elle vient aux G. Ses enfants sont là. Une matinée, elle s'occupe de Louis. Elle paraît grande, un peu forte. Elle parle peu. L'après-midi, sa mère refuse de l'emmener chez des cousins à N. Tout le monde est parti. Louis voit Claude monter et descendre l'escalier à toute vitesse en grommelant.

Pendant la guerre, elle demeure à l'hôpital psychiatrique de A. où son mari et sa mère vont la voir. Lorsqu'après la guerre, Gwenaël et Louis rendent visite à leur grand'mère Denise,

Gwenaël propose à Louis d'aller voir leur mère. Ils y vont tous les deux. Elle n'a guère depuis l'avant-guerre, elle s'est un peu amaigrie. Elle les accueille aimablement, comme des étrangers.

A la suite de cette visite, Antoine, sur le conseil, dit-il, de médecins, demande à ses enfants de ne pas aller voir Claude. Lui y va tous les trois mois, et, jusqu'en 1957 année de sa mort, de temps en temps Denise y va aussi.

C'est seulement dans les années soixante qu'Antoine sollicite Gwénaël - infirmière et assistante sociale -, au titre de ses compétences, pour l'accompagner à l'hôpital psychiatrique de A. Elle s'y rend plusieurs fois, finit par y renoncer.

Devenue âgée, Claude quitte l'hôpital psychiatrique, va dans une maison de retraite près de A. - pays plat où elle voit

36

des montagnes -, puis dans une autre maison de retraite au milieu d'une petite ville près de T., ville qui se trouve à quelques kilomètres du B -

maison de campagne où habitent Maud, Gérard et Antoine -.

Antoine a hérité en 1957 des biens de sa femme qui est en tutelle (interdite), biens qui viennent de Denise la mère de Claude. Il est en retraite. Il dispose de ses biens à son gré. Claude ne vient pas au B, Antoine la trouvant dangereuse. Gwénaël qui a repris ses visites emmène Louis, en 1978, à la maison de retraite voir sa mère. Il ne l'a pas vue depuis plus de trente ans. Il se trouve devant une vieille femme un peu apeurée. Un orage éclate et les coups de tonnerre semblent l'affoler. Elle regarde fixement ces deux inconnus qui lui parlent. Louis y retourne, un an plus tard, avec sa soeur. Claude est couchée. Il est deux heures de l'après-midi, c'est sans doute l'heure de sa sieste. Elle semble effrayée et fait sous elle.

Les enfants d'Antoine ignorent l'importante fortune qu'il a recueillie de Denise. Ils ne sont pas très riches. Maud a entrepris, depuis plusieurs années, de restaurer le B, la vieille maison qu'une tante lui a léguée. Gérard et elle y mettent une bonne partie de l'argent que Gérard

gagne. Gwenaël et son mari - qui est physicien - vivent avec leurs deux enfants de leurs salaires. François, en poste dans une ambassade comme interprète-traducteur, a une rétribution modeste. Quant à Louis, marié en premières noces à Miriam dont il a un fils, puis en secondes noces à Ariane, il est père de trois enfants, dont l'un est handicapé mental et il s'en tire financièrement en ajoutant cours sur cours à ceux qu'il fait en tant qu'enseignant en université.

Antoine a mis, dès les années soixante, à la disposition de trois de ses enfants des appartements qu'il a achetés avec l'argent de sa femme et ne leur demande pas de loyer.

Claude meurt brusquement, en 1984, à soixante-seize ans, en s'étouffant, au petit-déjeuner, avec de la nourriture - le fils de Louis, petit-fils de Claude, malade mental comme elle, mourra, dix ans plus tard, de la même manière - . L'enterrement rassemble la famille proche : ceux et celles qui avaient connu Claude, leurs conjoints et leurs enfants. Claude est inhumée près du B, dans le petit cimetière du village.

Elle est déjà depuis longtemps effacée des souvenirs. Ses deux frères sont morts, l'un en 1973, l'autre au début 84. Les lettres qu'Antoine reçoit évoquent une personne déjà morte pour tous. Les verbes y sont au passé.

Patrice n'a jamais connu cette tante étrange. Tout au plus peut-on penser que son père lui en a dit le peu qu'il voulait en dire. Patrice n'y fait jamais allusion, peut-être pour ne pas blesser ses cousins.

Sa mère, Chantal, rapporte un jour devant lui qu'Arnaud, ivre, avait murmuré, après une visite à l'hôpital psychiatrique de A. : "Ah, Claude, pourquoi es-tu là ?". Une autre fois, Bertrand, revenant lui aussi d'une visite à sa soeur, compare, devant Patrice, les infirmiers psychiatriques à des garçons de bain. Patrice ne commente pas.

VI

Arnaud nait en 1914. A propos d'Achille, le père d'Arnaud, Denise dira : "Nous profitons de sa richesse". Elle n'a sans doute pas gardé grand souvenir de cet amant de passage, qui partit très tôt faire la guerre. Non plus que d'un autre amant, l'aviateur Sanche de G, qu'Arnaud eut ai-

mé s'attribuer comme père. Mais il ressemble à Achille et au fils d'Achille - celui né, plus tard, dans le mariage -.

Ce n'est probablement pas l'illégitimité d'Arnaud qui a pesé lourd sur son enfance et sur sa vie. C'est le fait que son père était juif. Raymond et Denise l'ont aimé comme leurs autres enfants, Denise à sa manière. Mais la famille R, celle de Raymond, a toujours vu d'un mauvais oeil l'intrus Arnaud qui, pour elle, n'était pas de "bonne qualité.". Il n'est pas de chez nous, celui-là" dit devant lui l'une de ses tantes. Lucie lui témoignera quelque affection, lui donnera, chaque année, au 1^o Janvier, une pièce d'or. Marguerite, l'autre soeur de Raymond, écrit à Antoine lorsqu'Arnaud revient d'Afrique en 1947 : " En ce qui concerne Arnaud, nous souhaitons (sa fille et elle), par ordre d'importance, ne pas le voir, qu'il ne contracte pas quelque mariage à la manque, qu'il se repose et se distraie bien à son gré".

Lorsqu'il a quatre ans, un colonel américain, logé chez les R - c'est la fin de la guerre de 14 -, veut l'acheter. Denise refuse. "Je n'allais pas vendre mon Nono" dira-t-elle à ses petits-en-

fants. Il existe d'Arnaud une photo de l'époque, en uniforme de soldat américain.

La petite enfance se déroule au dernier étage de l'hôtel de la place de L avec les bonnes, sauf la nuit où il dort dans la chambre de ses parents. Il y assiste non à leurs amours, mais à leur haine. Lui-même raconte que, pour les réconcilier, il dépose des mots pour chacun d'eux sur leur lit. Bien vite, il affirme son caractère, en refusant de faire pipi dans un pot, si, au fond, il n'y a pas un poisson découpé.

A sept ans, il va en pension au collège des Jésuites à E. Il ne revient qu'aux vacances. Il doit avoir une dizaine d'années quand, rentrant chez lui à la fin d'une année scolaire, il trouve la maison vide. Ses parents sont en voyage, les domestiques en congé, son frère et sa soeur ailleurs. Il a de très violentes douleurs au bas-ventre. Il se met en marche et fait les douze kilomètres entre A. et les G., pour rejoindre sa grand-mère. Lorsqu'il arrive, il est dans un tel état que Madeleine envoie aussitôt chercher un médecin. Arnaud est hospitalisé pour une crise d'appendicite aiguë, il est opéré et passe sa convalescence - près de

trois semaines - aux G, temps qui, dit-il dans son âge mûr, fut peut-être le meilleur de sa vie.

En 1928, lors du mariage de Claude, il a quatorze ans. Malgré l'hiver, il est encore en culottes courtes. Anne-Marie, l'ancienne compagne de pension de Denise et la cousine d'Antoine, raconte qu'un jour, se retrouvant une fois de plus seul à l'hôtel de la place de L, il est venu à midi chez elle pour lui demander à manger. Adulte, Arnaud confirme le fait et la remercie publiquement.

40

Son père mort, il poursuit ses études, non au collège de E., mais dans un établissement à A.. Sa mère gère comme tutrice les biens qu'il a hérité de son père, notamment l'hôtel de la place de L et en profite pour vendre la cave. Il a dix-huit ans environ quand, un jour, elle l'accuse de lui avoir volé un bijou. Il l'oblige à aller chez le notaire qui administre ses biens, à ouvrir son coffre ; on y trouve le bijou soi-disant volé. Il obtient alors d'elle d'être émancipé.

Il s'engage aussitôt pour cinq ans dans la Marine. Il rejoint Toulon, est embarqué sur un navire de guerre. Il devient matelot-gabier. A l'époque, les bateaux fonctionnent à la vapeur. Les sacs de charbon sont transportés à bras, en une longue chaîne qui va de l'entrepôt jusqu'à la chaudière du navire. Arnaud se souviendra longtemps de ses journées épuisantes où il fallait remplir la chaudière.

Il fait escale dans les ports de la Méditerranée, de l'océan Indien, passe Gibraltar, découvre le Maroc. Il voit la campagne entre le Pirée et Athènes avant l'urbanisation, assiste à la révolution de Venizelos. Il raconte que le gouvernement anglais déplace un destroyer pour aller chercher une vieille dame anglaise isolée sur un littoral grec. Il retrouve dans un bordel de Djibouti une jeune fille aristocrate de A. devenue prostituée. Il va à Marrakech, sur la place Djama el Fna dont le sol est encore de terre battue.

A sa majorité (21 ans), il dispose de ses biens. Il loue un appartement à Toulon. Lorsqu'ils ne sont pas en mer, ses copains et lui y font la fête, le samedi soir. Un jeune couple habite au dessus.

Arnaud s'excuse près d'eux du bruit qu'ils font tard dans la nuit. "On vous envie" disent les deux jeunes. Ils sont invités et font partie de la bande.

En 1935, deux ans après l'internement de sa soeur, Arnaud peut quitter la Marine. Son engagement est achevé. Il vient à Paris, travaille dans des bureaux, fait, pendant un an, un stage en Ecosse, puis redevient parisien et, tout en gagnant son pain, mène joyeuse vie. Il fréquente les grands bordels : le Sphinx, le Wan Too Too, en compagnie d'amis qu'il a retrouvés, originaires de A. ou de la région. L'un d'eux lui est particulièrement cher. Louis a recueilli les lettres que cet ami lui écrit, alors qu'ils habitent la même ville et se voient souvent ; devenu militaire, il meurt pendant la guerre dans la jungle birmane. Arnaud apprend sa mort après la guerre, en lisant un livre où elle est rapportée.

Dans les années 37, Arnaud vient voir son beau-frère Antoine à R. où il habite avec ses enfants - Madeleine, la mère d'Antoine, est morte -. Louis se souvient de la visite du port de R., avec son frère et en compagnie de son oncle. Un pétrolier

est à quai, le Mercator. Arnaud détaille, pour les deux enfants, tout ce qu'il sait des navires et de la vie en mer. Puis il les emmène chez le coiffeur. Cette habitude d'Arnaud de surveiller la coiffure de ses proches - les garçons seulement - et de leur imposer sa coupe, perdurera. Vingt ans plus tard, à C. au Maroc, il exigera de Louis une coiffure conforme au bon goût (tel qu'il le conçoit).

Quelques mois après cette visite à R., on apprend qu'Arnaud est fiancé. Il a rencontré la femme de sa vie. Mais, dans le même temps, lui est offert un travail de forestier au Cameroun, qu'il accepte. Il décide de partir seul, pour préparer, là-bas, la venue de sa future femme.

Il racontera plus tard à Louis qu'il a tellement envie d'elle qu'il manque de la posséder dans la cabine du bateau qui va l'emmener en Afrique. Il ne la reverra jamais.

Dans l'immédiate avant-guerre, de 37 à 39, il travaille pour une grande compagnie qui exploite les bois tropicaux. Il fait des expéditions en forêt, le plus souvent à pied, quelquefois en

camion. Il est accompagné de porteurs et d'aides pour la prospection du bois.

Chaque soir il s'arrête, le campement est monté. Il a un boy qui lui fait sa cuisine, son ménage et lui lave son linge.

Vient la guerre. Pendant son temps dans la Marine, il a fréquenté la Cagoule. Au Cameroun, les services français l'utilisent comme agent. Il échappe de justesse à un assassinat dans une rue de Douala où une voiture lui fonce dessus.

En 40, Leclerc arrive et réorganise la colonie. La messe du dimanche est quasiment obligatoire. La chaise et le prie-dieu du tout nouveau colonel - promu par miracle - sont au milieu de l'allée centrale. Leclerc se retourne et jette un regard furieux à ceux qui arrivent en retard.

Arnaud le rencontrera une seule fois. Il est convoqué dans son bureau, l'un de ses amis des services de renseignement l'accompagne, proche de Leclerc qu'il a aidé à reprendre en main le Cameroun. Arnaud a été affecté à la frontière de la Guinée espagnole et proteste contre son envoi à ce poste. Il n'a guère le temps d'ouvrir la

bouche. A peine l'ami a-t-il présenté sa requête, Leclerc entre en fureur et, sans même regarder Arnaud, accuse tous les militaires de la colonie de lâcheté, d'être des bons à rien, etc.

Arnaud rejoint sa frontière où il passe une partie de la guerre. Puis il est envoyé dans un poste en montagne. A sa frontière, il était au bord de la mer et pouvait se baigner avec ses copains et le singe qu'ils avaient apprivoisé.

1945 et la paix arrivent, copieusement arrosés à Douala par les militaires de la ville. Arnaud reprend son métier de forestier. Il rencontre des Pygmées, leur sert de médiateur pour trancher un problème d'appartenance d'enfant. Comme Salomon, il adjuge l'enfant à sa mère de filiation et non à celle d'alliance. Il a des amours brèves avec deux petites jeunes filles sous les cacaoyers de son campement.

Puis il tombe malade. Peu auparavant, il a rompu ses fiançailles, croyant avoir la syphilis. Piqué par la mouche tsé- tsé, il a attrapé la maladie du sommeil. Il guérit, mais il a de fréquentes

crises de paludisme. Il choisit de rentrer en France.

En 47, il est à A. où il revoit sa mère. Sa deuxième visite est pour son beau-frère et ses neveux à O.. Il arrive, précédé de sa chienne Whisky, mélange de chien sauvage et de chien domestique. Ses neveux et nièces ont l'aînée dix-sept ans, l'aîné des garçons seize ans, le cadet quinze ans et la benjamine quatorze ans. Ils sont époustouflés par ses récits, admiratifs devant sa vie d'aventure. Seule Maud l'aînée, plus prudente, est sensible à ses violences envers ses serviteurs noirs.

Il monte à A. une petite affaire d'électricité qui périclité assez vite. Il n'est guère assidu au bureau, passe ses soirées dans un bar, rentre rarement seul, se lève tard. Il devient

44

l'amant de Simone, une belle fille d'une famille de notables de A. moins connue que les R, mais fort argentée aussi.

La jeune fille est très exclusive, Arnaud très voyage. Roulant avec elle vers les G où il loge en l'absence de sa mère (qui vit à A)., il voit la belle Simone sortir de son sac à main un revolver et le viser. Il parvient à la désarmer. Mais il ne se sent pas à l'abri et va se réfugier, pendant huit jours, dans un couvent.

En 50, il rencontre Chantal, sa future femme. Louis se souvient d'elle aux G, gracieuse, fine, très jolie, âgée de quelques vingt ans. Arnaud en a trente-six. Elle est mère d'une petite fille née en 1949. Le couple quitte les G et s'installe à A. dans la chambre de Chantal. L'amant en titre de Chantal, qui n'est pas Arnaud, survient à l'improviste chez elle et tombe, en l'absence d'Arnaud, sur Louis qui est là en visite. Les présentations faites par Chantal ne diminuent guère la tension. L'amant en titre grogne et s'en va.

Louis se souvient des conciliabules entre Arnaud et Chantal, au dîner à la table du restaurant. L'amant en titre qui paie la chambre, l'entretien de Chantal et la pension de la petite fille dont il est le père, risque de faire défaut.

Le couple Arnaud-Chantal se maintient néanmoins. Mais des interventions extérieures qui appartiennent à l'histoire de Chantal et de son fils Patrice vont se produire.

VII

La mère de Chantal a toujours été appelée Misou. Son vrai prénom n'est pas employé ; hors de sa famille, pour la plupart, il demeure inconnu.

Jeune, elle était très amoureuse de son mari, de L. Longtemps elle a supporté ses avanies. On raconte qu'il la quittait pour passer la semaine au bordel. Trois enfants sont nés du ménage : un garçon et deux filles, Fabienne et Chantal.

De L dépense tout l'argent disponible, abandonne femme et enfants. Dans les années 50, il est sans ressources. Arnaud refuse d'épouser Chantal, pour ne pas devoir payer à son père une pension alimentaire.

Misou a pris un travail et est aidé par sa belle-mère, la seconde femme de son père, qui la loge à Paris près de Saint- Lazare. Les enfants sont élevés. Fabienne s'est mariée, le garçon aussi.

Il lui reste Chantal à caser, qui a à peine vingt ans. Lassée de son mari, Misou a pris un amant, du J., lui-même marié et père de famille. Mais du J - un homme d'une quarantaine d'années - est attiré par Chantal. "Elle devient bien jolie" dit-il. "Laisse la grandir" répond Misou. Elle finit par consentir à ce qu'il rencontre Chantal seule, pour un dîner intime dans son pavillon de chasse. Chantal raconte à Louis qu'il a eu du mérite à la déflorer, car, dit-elle, "ce n'est pas drôle avec une vierge". Du J. devient le protecteur de Chantal.

Une petite fille naît du couple en 49 : Michelle. Chantal a une chambre près de la gare de A. Sa fille a été confiée à l'une de ses cousines qui l'élève.

La rencontre entre Chantal et Arnaud se fait aux G. Denise a invité Chantal pour un goûter, avec d'autres personnes. Arnaud est présent. Séduit par Chantal, il va la voir chez elle peu de temps après.

Lorsque Louis vient aux G au printemps 50, Chantal est là avec Arnaud. Absente, Denise - la

mère - n'est pas au courant de la liaison de son fils, ni de la venue de Chantal aux G. Il est probable qu'à partir de 51, du J. renonce à payer les frais d'entretien de Chantal et de sa fille. Arnaud ne travaille pas, a très peu d'argent - un loyer d'appartement dans l'hôtel de la place de L -. Chantal se plaint de du J. dont elle dit qu'il ne la rencontre que pour faire l'amour. Elle lui cherche un remplaçant.

Elle le trouve. C'est un banquier fortuné, W, marié, père de famille. Arnaud est furieux. W est supposé juif et il n'est plus tout jeune. "Tu n'as pas honte de coucher avec un vieux" dit-il à Chantal. Comme il continue à la voir, il est soupçonné par la propriétaire de la chambre de faire du proxénétisme et Chantal de se prostituer. Une enquête de police est amorcée. Mais Arnaud se précipite chez le préfet - qu'il connaît - et l'enquête s'arrête.

Arnaud vit en fait chichement de ses petits revenus et ne profite que du lit de Chantal. La supposée liaison entre Bertrand, le frère d'Arnaud, et Chantal se situerait à la fin du prin-

temps ou au début de l'été 51. Mais c'est W qui aide

Chantal. Ils se promènent très souvent ensemble sur le boulevard.

A l'automne, Arnaud s'en va. Venu à Paris, il annonce à Louis qu'il part pour le Maroc avec un copain avocat qui fuit A. où il a eu une aventure avec la femme de son procureur. Il part dans la voiture de l'avocat ; ils traversent la France et l'Espagne et s'installent, chacun ;e leur côté, à C. Arnaud trouve du travail ; il est chargé de la comptabilité d'un chantier.

Au début de l'hiver 51-52, Louis vient à A.. Il loge, avec un copain étudiant en médecine, au rez de chaussée de l'hôtel de la place de L qu'Arnaud ne loue pas. L'étudiant en médecine - qui connaît Arnaud et Chantal - lui apprend que celle-ci est enceinte et vit, toujours dans la même chambre, avec W.

Un soir, Louis et son copain vont la voir. Elle n'est pas en très bonne santé et l'étudiant en médecine la soigne. W est là, il s'occupe d'elle. On ne parle plus d'Arnaud.

Des rumeurs se répandent dans A : l'enfant est celui de Louis ou de l'étudiant en médecine, ou de W, ou de Bertrand, ou d'Arnaud. Les dates, la liaison déjà avancée de Chantal avec W, le départ d'Arnaud portent à croire que W est le père. Sur ce point, Chantal ne dira rien. Il sera admis, après le mariage d'Arnaud et de Chantal sept ans plus tard, que Patrice est le fils d'Arnaud.

VIII

Patrice naît à la fin du printemps 1952. On peut penser qu'il a vécu les premiers mois de sa vie avec sa mère, dans la chambre près de la gare de A. où elle habitait avec W. Michelle était sans doute encore en pension chez la cousine de Chantal.

Si l'on fait le bilan des personnages qui ont précédé Patrice ou qui l'ont accompagné dans son enfance, on peut dire que : l'arrière grand-père de K est mort depuis longtemps. Madeleine de K, l'arrière grand mère de Patrice est morte en 1934. Il en entendra parler par son père; l'arrière grand mère R, du côté paternel, est morte dans les années 1900, l'arrière grand-père R à la fin du XIX^e siècle, le grand- père R - père d'Arnaud - est mort en 1928. La soeur du grand-père, Lucie, est morte en 1942, mais l'autre

soeur, Marguerite, est encore vivante et ne mourra qu'en 62

Patrice n'entendra guère parler de ses arrière grands parents, dont son père - qui ne les avait pas tous connus - ne disait presque rien, sauf sur l'arrière grand-mère Madeleine. En revanche, il entendra Arnaud parler de son père Raymond qu'il aimait beaucoup. Sa grand' mère maternelle, Denise, a encore cinq ans à vivre. Il la connaîtra seulement par le souvenir qu'en ont son père, ses oncles, ses cousins et cousines.

Il rencontrera aux G sa tante Denise, la femme de son oncle Bertrand. Sa grand-mère maternelle, Misou, mourra au delà des années 90. Il lui restera attaché.

Sa soeur Michelle a trois ans quand il naît. Il vivra avec elle de 1953 jusqu'à la fin des années 60

Il ne connaîtra guère ses cousins germains, enfants de Bertrand, Alain et Gaëlle, qui ne viennent pas dans la famille

Enfin, il a des cousins germains, enfants d'Antoine et de Claude. Il rencontrera Louis dès 1954, puis successivement Maud, Gwénaël, François et leur père, son oncle Antoine, les maris de ses cousines, Gérard et Jean, les deux femmes de son cousin Louis Miriam et Ariane, puis les époux et épouses de leurs enfants. Il les aimera beaucoup, venant chez les uns et chez les autres, les invitant chez lui.

La question de la paternité de Patrice ne sera jamais posée, ni par son père légal Arnaud, ni par sa mère. Il ne ressemble, adulte, ni à Arnaud, ni à Bertrand, mais à W (que Louis a connu). La complication des vies de ses arrière grands-parents et grands parents paternels, les difficultés de couple de ses parents à partir de 1966 ont peut-être bloqué chez lui tout questionnement vers sa propre identité. On ne sait. Peut-être aussi, comme Arnaud et comme François Truffaut, redoutait-il de découvrir que son père était juif.

En 1953, Arnaud revient brièvement en France. Il propose à Chantal - est-elle toujours avec W ? - de l'emmener à C. au Maroc. Patrice et Mi-

chelle sont installés dans une partie du rez de chaussée de l'hôtel de la place de L à A. Chantal loue une nourrice, madame B, qui s'occupe des enfants.

Arnaud et Chantal rencontrent Louis à Paris. Ils sont heureux. Ils partent, vont vivre ensemble.

En 1954, à la demande de Chantal qui lui écrit, Louis va voir les enfants à l'hôtel de la place de L. Il se présente à madame B, arrivant à l'improviste. Les enfants sont là. Michelle a cinq ans, Patrice deux ans. Ils sont proprement habillés. Le local est petit, mais bien tenu, et ouvre sur un jardin. La petite fille est grave, le garçon regarde Louis avec curiosité. Ils ne sourient pas beaucoup.

"Il ne marche pas", dit madame B à Louis. Elle pose l'enfant sur une table, mais il ne demeure pas debout ; ses jambes ne le soutiennent pas. Patrice entrera peu après à l'hôpital et sera soigné. Il ne subsistera rien de cette légère déficience motrice.

L'après-midi, Louis, se promenant sur le boulevard, se trouve nez à nez avec madame B pous-

sant la voiture d'enfant où est assis Patrice, et tenant par la main Michelle. Ils sont en habits du dimanche, bien qu'on soit en semaine. La nourrice a tenu à faire bon effet.

En fin 1955, Louis va rejoindre Arnaud et Chantal au Maroc à C. Il est décidé à y vivre quelque temps. Chantal va chaque année en France pendant l'été pour voir ses enfants. En 1955, sa visite se passe au mieux ; les enfants sont en bonne santé et bien entretenus ; elle revient seule. En 1956, dès son arrivée à A., elle écrit à Arnaud ; elle a trouvé les deux enfants seuls . Patrice était accroché par une corde au pied de son lit. Elle demande à Arnaud de pouvoir les ramener au Maroc avec elle. Arnaud accepte et se prépare à les accueillir.

IX

L'histoire d'Arnaud et de Chantal au Maroc comporte un premier temps où le couple est seul, un second où Louis est présent, un troisième avec les enfants et Louis, enfin un quatrième avec seulement les enfants.

Le premier temps est précédé de celui où Arnaud est seul à C. De cette année, ne demeurent que les souvenirs de Louis sur ce qu'Arnaud lui en a dit. L'année de solitude d'Arnaud à C. a été marquée par un incident. Chargé de la comptabilité d'un chantier, Arnaud s'aperçoit, un jour, qu'il manque une somme importante au moment de la paie des ouvriers. Elle n'a pas été comptabilisée et il ignore sa nature. En principe c'est lui qui doit combler le déficit.

Affolé, il revient, le soir, chez lui, et, dans l'ascenseur, il invoque brusquement son père Raymond (décédé depuis vingt-cinq ans), lui disant : "Vous ne pouvez pas m'abandonner". Puis il se remet au travail et découvre l'erreur.

Lorsque Chantal arrive, Arnaud, après un bref temps d'accoutumance, lui demande de chercher un travail : il faut payer la pension des deux enfants ; le salaire d'Arnaud ainsi que ses maigres revenus n'y suffisent pas. Chantal pleure - elle n'a jamais travaillé -, se met à la recherche d'un métier, le trouve : elle est chef des ventes dans un magasin d'objets de luxe.

Elle y restera jusqu'à son départ du Maroc avec Arnaud en 1959. Elle prend goût à ce travail de vendeuse, aura comme client Jean Marais de passage à C., et gagnera ainsi sa vie et celle de ses enfants.

De cette période des débuts, elle se souvient - elle le dit à Louis - d'Arnaud revenant épuisé de son travail. Il peut à peine manger et s'endort sous la douche.

De nombreux amis, nouvellement connus, viennent voir le couple ; l'un d'eux B mourra plus tard dans le tremblement de terre d'Agadir. François, le frère de Maud, Louis et Gwénaël - les cousins germains de Patrice -, fait un séjour à C. où il voit souvent son oncle.

Le deuxième temps est marqué par l'intrusion de Louis.

Grâce à Arnaud qui lui trouve un emploi dans une administration du protectorat, Louis s'installe à C. en Novembre 1955. Arnaud et Chantal l'accueillent chaleureusement et il passe quelques jours dans leur studio, avant de prendre une chambre à l'hôtel.

Très vite, des habitudes vont se créer. Chaque soir, Louis vient dîner. Arnaud achète une énorme entrecôte, des pommes de terre et un camembert, sans compter les bouteilles de vin.

Le dîner se passe en discussions, récits d'Arnaud ou de Chantal sur leur vie, sur la famille de l'un ou de l'autre. Puis les deux hommes descendent sur le boulevard pour promener le chien. On se couche vers onze heures, Louis retournant à la

chambre qu'il a louée après quelques jours à l'hôtel. Plus tard, il rentre à son studio près de celui d'Arnaud et de Chantal. Arnaud rentre chez lui.

Parfois, le soir, Arnaud revient tard. Il boit beaucoup - des pastis - , est souvent éméché. Selon la quantité bue, il est de bonne ou mauvaise humeur. La petite quantité est dangereuse: ce sont les récriminations sur le pays, les Arabes, les Français vendus aux Arabes, etc. Une moyenne quantité est joyeuse : Arnaud raconte sa journée, parle de ses copains et revient sur ses souvenirs d'Afrique.

Certains dimanches, on part en promenade en voiture, dans la campagne, surtout aux premiers temps du séjour de Louis. Les fêtes jalonnent les mois : Noël dans un restaurant au bord de la mer, avec un ciel d'été ; un méchoui sur le port de C. pendant une nuit de printemps.

Les discussions entre Louis et Arnaud peuvent devenir orageuses : Louis défend l'indépendance marocaine, celle de l'Algérie ; Arnaud est pour le protectorat au Maroc et le statut algérien

(départements). Exaspéré, Louis se lève et s'en va. Ou, pris dans le feu du débat, hurlant, il arrose des cendres de sa cigarette le beefsteack de son oncle.

Curieusement, ces engueulades, après coup, sont suivies de fou-rires.

Les enfants, Patrice et Michelle, sont loin. Chantal parle d'eux, se rassure en ayant constaté, pendant l'été 55, les bons soins de madame B. Personne n'envisage de les faire venir. La situation locale est troublée : le 2 Mars 1956, l'indépendance a été proclamée ; le pays est en effervescence.

Louis se souvient de Chantal dans cette année 55-56, épanouie, portant des lunettes teintées dont elle disait que cela la faisait entrer dans un pays de rêve. Les relations avec Arnaud ne sont pas toujours au beau fixe, mais le couple s'aime, malgré les excès de boisson d'Arnaud. Celui-ci dira à Louis qu'il n'a été amoureux, dans sa vie, que de sa fiancée perdue, mais qu'il est très attaché à Chantal.

C'est avec l'arrivée des enfants que commence le troisième temps du séjour d'Arnaud et de Chantal à C.. Prêt à accueillir les enfants, Arnaud se préoccupe d'acheter lits, draps et couvertures. Avec Louis, il fait les magasins, installe les lits dans le logement (une seule pièce).

Au jour dit, Arnaud et Louis vont à l'aéroport chercher Chantal, Michelle et Patrice. Louis se souvient de Chantal tenant par la main, de chaque côté, son fils et sa fille, tous deux le visage sérieux. On les embrasse et on s'entasse à cinq dans la voiture qui ramène hommes, femmes et enfants à la maison.

Patrice et Michelle font connaissance avec Arnaud et Louis. Arnaud ne les avait jamais vus. Il est heureux d'avoir un fils, mais aimera d'un amour égal sa fille.

La vie s'organise peu à peu. La rentrée scolaire oblige à respecter strictement des horaires. Chantal conduit, le matin, chacun des enfants à son école ; Louis va les chercher le soir à quatre heures et demie, heure où il sort de son bureau. Il revient avec eux en taxi et les garde jusqu'au

retour de leur mère vers sept heures et demie. Il a été convenu qu'Arnaud s'occuperait d'eux un jour sur deux, mais il ne tiendra jamais le contrat, passant traditionnellement, avec ses copains, la soirée au bar près de l'immeuble où il travaille. Les enfants s'accoutumeront vite à le voir rentrer, ayant plus ou moins bu.

Après un temps de relative permissivité, Arnaud prend autorité sur eux et se fait obéir. Il ne les frappe jamais, se contentant de les gronder d'une voix telle qu'ils sont quelque peu terrifiés. Louis s'en plaint près de lui, lui reprochant de trop boire. "Vous devriez vous faire soigner" lui dit-il et il ajoute qu'il redoute pour eux l'avenir. Arnaud éclate de rire, lui répond : "Eh bien, on en reparlera un jour" et n'y reviendra jamais plus.

Louis a pris au sérieux son rôle de nurse; Il distraie les enfants, donne sa douche à Patrice, laissant Michelle qui a sept ans se débrouiller seule. Il se fâche contre Patrice qui tire les cheveux de sa soeur. Arnaud arrachera deux cheveux à Patrice, en représaille, sous le regard inquiet de Chantal.

Le dimanche, Arnaud se repose et reste au lit. Il interdit à sa femme et à ses enfants de parler, sauf à voix basse. Pendant le repas de midi, que Louis partage avec eux, on chuchote. Le soir, Arnaud se lève, vient à table et rétablit la conversation.

Arnaud emmène, un jour, ses enfants en voiture pour une promenade. En réalité, il se rend dans un bar aux environs de C., pour les présenter à des copains. Il arrose la présentation. En revenant, il a un accident. Ne voyant pas ses enfants arriver, Chantel s'affole. C'est un copain marocain d'Arnaud qui ramène le père, le fils et la fille au logis. Arnaud s'est blessé à la paupière, Michèle a le front très enflé. Patrice n'a rien.

Le 13 Mars 1957, un télégramme apprend à Arnaud que Denise, sa mère, est morte. Il part aussitôt pour A., laissant les enfants avec leur mère et avec Louis (qui habite à côté). Pendant quinze jours, Louis joue le rôle du père, surtout près

de Patrice qui, chaque soir, refuse de manger sa soupe. Pour le punir, il lui confisque un jouet.

"Tu ne l'auras que dans huit jours". Chantal intervient et, au bout de quatre jours, la punition est levée.

En Juillet 1957, Louis part faire son service militaire. Commence le quatrième temps du séjour d'Arnaud et de Chantal au Maroc, seuls avec leurs enfants. Désormais Arnaud a de l'argent - hérité de sa mère - et loue un appartement plus vaste avec terrasse, sur le toit de son immeuble.

C'est là que Louis vient le voir en permission et retrouve Chantal, Michelle et Patrice. Tous paraissent détendus. Un jeune homme emmène les enfants à la plage, les dimanches d'été, et l'on voit des photos de baignade. Arnaud s'est acheté pour sa radio une télécommande, ce qui est nouveau à l'époque ; il l'utilise fièrement.

Maud et son mari Gérard viennent vivre au Maroc. Avec Louis, ils rendent visite à Arnaud et Chantal. Maud attend un peu prématurément - à l'époque ce n'était pas courant - un bébé. Elle demande à Louis, au bas de l'immeuble, d'aller prévenir son oncle qu'elle est enceinte. Averti, l'oncle descend aussitôt l'accueillir.

Maud fait la connaissance de Chantal, de Michelle et de Patrice ; Gérard celle d'Arnaud, de Chantal et de ses enfants.

En 1959, au printemps, Arnaud, Chantal, Michelle et Patrice reviennent en France et s'installent à P.

Arnaud a loué, à P., une belle maison, dans la banlieue, avec un jardin carré et une grande pelouse. La vue donne sur les Pyrénées que, par beau temps, on aperçoit à l'horizon. La maison est claire, ensoleillée.

Patrice et Michelle commencent une nouvelle scolarité, tandis que leur père cherche du travail et que leur mère s'occupe du ménage. Désormais, Chantal ne travaillera plus. L'a-t-elle regretté ? Elle n'en a jamais parlé.

A la fin du printemps, le père de Chantal meurt. Arnaud accepte le mariage, ne craignant plus que soit réclamée à Chantal une pension alimentaire. Chantal et Arnaud décident de se marier à Paris dans le quartier où habite Misou la mère de Chantal. L'église est un vaste monument datant du XIX^e siècle. Une petite foule assiste à la cérémonie : sont là Antoine, le beau-frère d'Arnaud, et Louis, le fils d'Antoine, qui est en permission. Le repas a lieu chez la mère de Misou. Il se prolonge jusqu'au soir. On décide, à quelques-uns, d'achever la soirée dans

une boîte. Louis y assiste pour la première fois à des scènes de streep-tease.

Vers la fin de sa permission, Louis va, avec son père, aux G chez Bertrand. Arnaud est là et lui propose de l'emmener en voiture à P.. Louis se souvient de ce voyage, avec un léger accident - un choc arrière d'un motocycliste -, une nuit de sommeil en route et, le lendemain, la traversée des Landes avec un excellent repas dans le restaurant d'un village nommé Roquefort. Arnaud et Louis arrivent à P. à la fin de l'après-midi.

Louis restera avec Arnaud, Chantal, Patrice et Michelle une huitaine de jours. Arnaud lui fait visiter les environs de P., lui montre une maison qu'il aimerait acheter, perchée sur un rocher. Ils vont ensemble à une course de vaches landaises.

A P. Arnaud s'est fait de nouveaux amis ; l'un d'eux écrit des pièces de théâtre. Le couple reçoit la famille. Antoine s'annonce pour le nouvel an avec un faisan. En fait, il offrira à Chantal une boîte de chocolats.

Arnaud vient à Paris en 1962. Il fait un stage - il a quarante-huit ans - dans une société d'assu-

rances. Son séjour dure plusieurs semaines. Le soir, il sort avec Louis et Gwénaël - soeur de Louis -. Ils vont souvent à la Coupole où ils rencontrent un ami Aléco, le peintre Kanas, un écrivain grec Aris Nicolaïdis et, brièvement, Théodorakis. Arnaud a surnommé un serveur de la brasserie qui a une mine triste "Borniol" du nom d'une entreprise de pompes funèbres.

Son stage s'achève. Il n'est pas embauché à cause de son âge.

C'est sans doute au début de 1963 qu'Arnaud décide de remonter de P. et de venir habiter dans la région de A., d'où il est originaire. Il loue une maison à S., elle s'appelle Varenne et se trouve à six kilomètres environ des G ou habite Bertrand. Patrice et Michelle - Patrice a dix ans et Michelle près de treize ans - vont à l'école et au lycée à A..

Louis s'est marié avec Miriam. Ils ont un petit garçon, Régis. Logés petitement à Paris, ils demandent à Arnaud et Chantal d'accueillir Régis qu'ils reprendront dès qu'ils auront un appartement plus grand.

Louis et Miriam viennent donc souvent, durant l'année 1963, à Varenne, pour voir Régis. La maison est au milieu d'un jardin. C'est un bâtiment annexe d'une plus grande demeure habitée par une vieille dame anglaise.

Arnaud et Chantal ont deux gros chiens, Yolk et Diane. Diane est douce, mais Yolk est très méchant. Pourtant, les enfants ne le craignent pas. Régis - il a à peine deux ans - s'appuie sur lui pour se mettre debout, ce qui fait hurler le chien ; l'enfant essaie de lui "piquer" sa gamelle.

En revanche, la vieille dame anglaise étant entrée à l'improviste dans la cuisine, Yolk lui a sauté dessus, prêt à la mordre. Elle ne revient plus. Un soir, Misou est en train de coudre au coin de la cheminée, dans le salon. Le mouvement de son bras inquiète le chien qui la mord légèrement au poignet.

Lorsque Louis vient, Arnaud et lui partent en campagne dans les fermes. A chaque visite, une tournée de vin blanc. A la fin de la journée, les deux hommes sont quelque peu déstabilisés. Mais Arnaud est joyeux et les dîners se passent

à discuter et à rire. En Septembre, Louis et Miriam vont chercher Régis à Varenne et le ramènent à Paris.

De 63 à 66, Maud - la soeur aînée de Louis - confiera l'un ou l'autre de ses enfants - notamment Christophe l'aîné - à Arnaud et à Chantal. Christophe s'entend bien avec Patrice et cette affection se poursuivra.

XI

Durant l'hiver 63-64, Arnaud vend l'hôtel de la place de L et achète une maison à côté de S., dans une petite ville, la P.. La famille s'y installe

presqu'aussitôt, après une brève période de travaux.

C'est là que désormais vont vivre Arnaud et Chantal; leurs enfants les quitteront en 66-67, Michelle pour travailler à Paris, Patrice pour aller en Allemagne.

Arnaud a fait installer, dans sa salle à manger, un bar qu'il a eu d'occasion dans un café. Il aime y déjeuner ou y dîner et y invite des amis.

La R de L - la nouvelle maison - est bâtie juste au dessus d'une pente qui descend doucement vers le fleuve. C'est une maison du début du siècle, d'une architecture un peu chargée. Arnaud décide de la recouvrir de vigne vierge. Elle comporte un grand rez-de-chaussée avec salon, salle à manger et cuisine, et deux étages de chambres. La plupart des pièces, sauf celles du deuxième étage, sont orientées plein Sud. Le mobilier qu'Arnaud a hérité de sa mère et celui que Chantal a eu de sa famille suffisent à meubler tout l'ensemble.

Dans son bureau qui donne sur une terrasse, Arnaud a fait établir une bibliothèque où s'en-

tassent ses livres et ceux hérités des R (notamment de l'arrière grand-père S, ministre libéral de Napoléon III) dont un Quinte-Curce du XVIII^e siècle et un Tocqueville datant de 1865, édité six ans après la mort de l'auteur.

Les enfants continuent à aller au lycée à A., prennent le train à la gare de la P., qui est en face de chez eux, sur l'autre versant de la maison.

La famille vient voir Arnaud, Chantal et leurs enfants. Antoine y vient tous les trois mois, lors de son passage à A. pour sa visite rituelle à sa femme Claude à l'hôpital psychiatrique. Maud et Gérard y passent à l'aller et au retour en allant et revenant de vacances. Des enfants leur sont confiés, pendant des voyages.

Chantal a ses spécialités culinaires: un brochet au beurre blanc qu'elle prépare d'une certaine manière et un gâteau à la crème dont elle garde la recette. Les repas de famille ont lieu dans la grande salle à manger. Au salon trônent les portraits des R et des de L., aussi celui du colonel

de la G qui fut, dit- on, l'un des amants de la reine Hortense.

Arnaud va souvent à A. dans un bar près de la gare où il a ses habitudes. Il y consomme en bonne compagnie des verres de pastis et revient à la R de L fatigué. Parfois il se contente des cafés du coin. Michelle se souvient d'être allée le chercher dans un fossé. Elle se souvient aussi qu'elle et son frère, certains dimanches, étaient emmenés à la messe à A. par leur père, puis laissés dans la voiture jusqu'à trois heures de l'après-midi, pendant qu'il buvait à son bar préféré. Mais lorsque Michelle raconte ses souvenirs, elle ne se plaint jamais de son père, ne lui reproche rien, regrette seulement ces attentes interminables.

Patrice, lui, devenu adulte, ne parlera que rarement de son père, un peu plus de sa mère. Faute de pouvoir travailler dans un emploi, Arnaud décide de se lancer dans l'exploitation de machines à sous. Il en a acheté trois ou quatre, fort chères, et les répartit dans des villes à quelque distance de la P. où il habite : deux de ces villes

sont sur les bords du fleuve, l'autre est A.. Ces machines distribuent des friandises.

Le problème est qu'il faut, très régulièrement et très souvent, relever les compteurs, c'est à dire aller chercher les pièces qui se sont entassées et remplacer la marchandise. Sinon, pendant le temps où la relève n'est pas faite, les machines, dès qu'elle sont pleines, ne fonctionnent pas ; elles peuvent aussi se bloquer à cause d'une mauvaise pièce.

Cette régularité et cette rapidité des temps de relève, Arnaud ne l'assure pas. Non seulement il ne fait pas de bénéfices, mais il ne parvient pas à amortir le capital investi. Dans les années soixante-dix, il finira par vendre à bas prix le lot de machines - dont deux n'ont jamais été mises en place -.

A part les incidents et les difficultés dues à l'alcoolisme d'Arnaud, rien ne trouble à cette époque la vie tranquille à la R. de L. Misou vient quelquefois y faire un séjour, mais son gendre ne la supporte guère. Bertrand est sou-

vent là. Il aime beaucoup les enfants. On ne parle plus de la supposée liaison avec Chantal.

Louis fait, une fois par an à peu près, une visite à ses oncle, tante et cousins germains. La tournée des fermes recommence, avec les libations coutumières. Mais aussi les bonnes discussions avec Arnaud et Chantal et les jeux avec les enfants.

Tant au Maroc qu'à P., à S. et à la R de L, Louis garde le souvenir d'un couple et d'enfants heureux. Patrice est épanoui, rit, joue, se fait "disputer" par son père, sans y attacher une grande importance, et gâter par sa mère et sa soeur.

XII

C'est sans doute en 66 que tout a changé. Si l'on fait le bilan de la vie de Patrice en ce début d'année 66, on peut dire : il n'est pas le fils de

son père, mais il ne le sait pas. Michelle n'est pas la fille de son père, mais elle va le savoir explicitement et publiquement par sa mère..Il a comme famille celle de son père légal et de sa mère. Il porte le nom de son père, Bertrand est son oncle, Maud, François, Louis et Gwénaél ses cousins et cousines germains, sans privilège pour le côté de L : la soeur (Fabienne) et le frère de Chantal. Il a recueilli de facto l'ascendance qu'il n'a pas connue, mais dont il entend sans doute parler par son père : Denise, Raymond, les soeurs de Raymond Marguerite et Lucie, sa tante Claude, Madeleine, son mari. Mais il y a un hiatus, une zone d'inconnu. Il recueille cette ascendance sans qu'elle soit réellement la sienne. Enfin, on peut dire que, mis à part l'épisode de madame B à A. qui a duré environ trois ans, avec sans aucun doute, des négligences à la fin, mais certainement pas, à proprement parler, de maltraitance - ni Louis en 54, ni Chantal en 55 n'en ont constaté - Patrice a eu - sauf un bref séjour à l'hôpital - une enfance heureuse.

Bébé, il est avec sa mère (et probablement avec son vrai père), puis, dès 1953, il est avec sa soeur et, à partir de 1956, il est avec sa mère, son père légal (qui l'aime beaucoup et affecte de le croire son fils.) et sa soeur. A P., un couple de personnes âgées l'a pris en amitié, l'invite - il y passe même quelquefois la nuit et, le soir, on l'endort en lui racontant des histoires -. Ce couple contribuera à lui apprendre à lire et à écrire.

Louis pense que la difficulté de Patrice devenu adulte - son alcoolisme - est due à la marge d'inconnu dans ses origines, marge qu'il perçoit sans la comprendre, également au fait que, comme Arnaud, il préfère ne pas savoir qui est son père, parce que l'un (le père d'Arnaud) et l'autre (le père de Patrice) sont l'un juif, l'autre supposé juif.. Mais cette difficulté ne tient pas tellement à des événements de sa vie dont beaucoup furent heureux.

En 66, Arnaud et Chantal partent en vacances, sans doute avec leurs enfants. Arnaud a un accident de voiture. Chantal se heurte violemment la

tête. Elle est brièvement hospitalisée, mais les radios ne révèlent rien d'anormal.

C'est pourtant, dira Arnaud, à partir de cet accident que Chantal va devenir autre. Elle a trente-six ans. De toute évidence, elle perd confiance en la vie. Très vite, elle se met à boire et affiche quelques amants- homme du voisinage, cousin -, alors que, depuis 1953, si infidélités il y a eu vis à vis d'Arnaud, elles ont été très discrètes.

Dans la même année, ses enfants la quittent. Michelle a commencé une capacité en droit et part pour Paris. Patrice a passé son brevet et un examen de secouriste dont il est très fier.

C'est à partir de 68 qu'on le revoit au B, la maison que Maud et Gérard ont hérité d'une tante et où, au week-end ou pendant les vacances, ils reçoivent leur famille et leurs amis.

Revenu en France, Patrice y vient souvent. Il raconte son séjour en Allemagne où il a travaillé la terre dans une grande exploitation. Travail harassant, pour les patrons comme pour les employés. Patrice s'étonne que ses patrons, ga-

gnant beaucoup d'argent, ne prennent jamais le temps de le dépenser.

Il raconte aussi son voyage à Berlin-Ouest et à Berlin- Est, mais l'agrément d'une invention peu crédible: une virée en URSS, à une époque où seuls des touristes accompagnés pouvaient y aller. Patrice ne cessera, dès lors, de prendre trop souvent ses fantasmes pour des réalités ou, du moins, de les présenter comme tels.

Enfin, il dit à Louis - peut-être à ses autres cousins et cousines - l'accueil de sa mère lorsqu'il est revenu à la R de L. Sans doute ivre, elle lui a crié : "Fous le camp". Comme il n'y avait aucune brouille entre eux, il n'a pas compris pourquoi elle le chassait. Il s'est réfugié chez des amis, en attendant le retour de son père qui était absent. Cet incident a beaucoup marqué Patrice et il en reparlera souvent dans les années qui viendront.

Puis il va travailler à A. aux abattoirs. Il raconte à Louis comment chaque bête, boeuf ou vache, est tamponnée après examen par un inspecteur

sanitaire, puis abattu d'un coup de pistolet dans la tête.

Venu à Paris où habite sa soeur Michelle, Patrice travaille dans un magasin du XV^e arrondissement. Il remonte vers Belleville et fait l'ouverture d'une des premières boutiques discount, rue des Pyrénées. Il travaille beaucoup, se lève tôt, gagne correctement sa vie.

Louis se souvient du Patrice de ces années 70, dans le grand salon du B, au milieu de nombreux invités, lui murmurant à l'oreille : "Dis à Antoine (l'un des fils de Gérard et Maud) de ma part qu'il est un petit c.." Le message circule jusqu'à ce qu'il parvienne à Antoine qui met ses mains sur son visage pour pouvoir rire. Il y a chez Patrice, en ces temps là, ce goût de la plaisanterie qu'il perdra peu à peu.

C'est au cours de ces années soixante-dix, pendant des vacances, que Patrice raconte à Louis sa traversée, en voiture, avec des copains, en pleine nuit, de villages de la région de A.. Et il commente : "Nous étions l'élite, la classe supé-

rieure". Un peu étonné, Louis en parle à Arnaud qu'il rencontre peu après . "Ne le détrompe pas, lui dit Arnaud. Ca l'aide à vivre".

En 1974, Michelle, la soeur de Patrice, se marie avec Nicolas. Arnaud s'était brouillé, dans les années cinquante, avec un oncle de Nicolas devenu maire de S., le village où Arnaud, Chantal et leurs enfants s'étaient d'abord installés avant d'habiter la R de L. La brouille portait sur une obscure histoire d'achat par l'oncle de Nicolas d'un bien confisqué après la guerre ; cet achat se serait fait au détriment de l'ancienne propriétaire dont l'oncle était le régisseur. Arnaud l'avait insulté publiquement. Dix ans plus tard, il refuse que sa fille épouse le neveu. Le couple met fin, par hasard et fort banalement, à ce genre d'interdiction, en faisant un enfant.

Le mariage a lieu au B et non à la R de L, mais les frais de la noce sont assurés par Arnaud et Chantal. Patrice est là. Arnaud se saoule avec le curé qui s'en va, vers neuf heures du soir - on est en Septembre -, en disant: "Je vais célébrer un enterrement".

Patrice, toujours à Paris, ne travaille plus dans un magasin, mais s'occupe des livraisons chez un grossiste en vêtements. Ce sera définitivement son métier. Un travail qui lui plaît, pour-

tant très épuisant ; il doit se lever tôt et travailler tard le soir. Il a un salaire moyen, mais bénéficie, par tolérance de son patron, d'avantages financiers.

Huit ans après sa soeur, Patrice se marie avec Francine, une très jolie jeune femme d'origine chinoise qui est secrétaire d'un célèbre comédien. L'origine de Francine déplaît à Arnaud qui tente sans y réussir - Patrice tient bon, il est très amoureux - de s'opposer au mariage.

Il a lieu, comme celui de Michelle, au B, en présence et aux frais des parents de Patrice. Ceux de Francine sont là, ainsi que ses soeurs. La cuisine est française le premier jour, chinoise le second. Louis se souvient d'être rentré difficilement au logis qu'il habite pendant les vacances près du B avec sa femme et ses enfants ; la voiture s'est embourbée et il faut la pousser. A l'arrivée, un ami de Patrice qui accompagne Louis saute sur un lit qui s'écroule. Dans le même temps, des amis de passage dégonflent les pneus des voitures. Fête mémorable où le bonheur de Patrice fait plaisir à voir.

Un an plus tard, naît une petite fille Aurélie, puis, quelques années plus tard, un garçon Thomas. Patrice devient le papa-gâteau de ses enfants. Francine se donnera pour tâche de contrebalancer le côté parfois trop peu sévère de son mari par une certaine rigueur.

Les deux époux travaillent, lui toujours dans la fripe, elle - qui a quitté l'équipe du comédien - comme secrétaire dans un parc de jeux. Grâce à Francine, économe et bonne gestionnaire, le couple s'enrichit. Il achète un appartement dans le XII^e, mais loge en location dans un immeuble de la Ville de Paris. Patrice achète, plus tard, un autre appartement en banlieue et deux parkings qu'il loue.

Chaque année, Francine, Patrice et leurs enfants viennent au B, quelques jours pendant l'été. Ils sont souvent là à la fête de Noël. C'est à l'occasion de cette fête ou de ses visites d'été que Patrice prend l'habitude d'apporter en cadeau des vêtements pour les hommes de sa famille.

Il contribue à l'enrichissement de son ménage, en bénéficiant de la vente de fins de série, que

son nouveau patron - il en a changé après une brouille avec le précédent pour une livraison retardée dont il n'était pas responsable - lui consent.

XIV

Arnaud meurt en 1984, Chantal dans les années quatre vingt dix, Misou la grand' mère de Michelle et de Patrice, après sa fille et son gendre.

De 1966 à 1984, pendant presque vingt ans, la vie d'Arnaud et de Chantal sera celle d'un couple en mésentente. Pour ceux et celles qui avaient connu le passé, notamment avec les enfants, et

pour Patrice et Michelle, le contraste entre ce qui a été et ce qui est paraît d'autant plus marqué. Des habitudes sont gardées: chaque matin, Chantal apporte au lit - ils ne dorment plus ensemble - à Arnaud son petit déjeuner. Pour le reste, chacun semble avoir sa vie. C'est Chantal qui a, si l'on peut dire, ouvert publiquement les hostilités, en révélant en pleine table à Michelle, qu'elle n'était pas la fille d'Arnaud. Celui-ci demandera aussitôt après à Michelle si elle se sentait blessée. Elle lui répondra calmement qu'elle le considère comme son père. Néanmoins Arnaud ne pardonnera jamais à Chantal cette révélation brutale.

Un tel incident ne se serait pas produit auparavant. Mais Chantal s'est mise à boire. Les époux, désormais, boivent autant l'un que l'autre, surtout du vin. Peu à peu, la maison va se désorganiser. La machine à laver la vaisselle n'est plus utilisée, le lave-linge très peu. Vers la fin des années soixante-dix, Arnaud se casse un bras. Il va à l'hôpital de A.. Gwenaël et Louis viennent le voir. Gwénaël est étonnée de l'état

de son linge et de ses vêtements, très mal entretenus.

Il vit avec son chien dans le salon, dort sur un lit qu'il a mis au milieu de la pièce. Il n'a plus d'argent et ne sait comment payer ses factures. Invité à un mariage, il refuse d'y aller. "Il faudrait payer l'hôtel", dit-il à Louis. Cet homme généreux, très soigneux de sa personne, semble renoncer peu à peu à la vie. Sa femme le suit parallèlement dans sa décadence, vit désormais dans sa maison où elle ne peut plus accueillir personne. Quand Antoine y vient, il emmène tout le monde au restaurant.

On ne connaît guère la vie de Chantal, coupée d'aventures fugitives : avec un cousin, un gendarme, etc. On connaît mieux celle d'Arnaud. Il se lève le matin à onze heures et part aussitôt pour un café au bout de la petite route qui passe devant chez lui. Il s'y installe et y boit du vin blanc jusqu'à la nuit. Puis il rentre chez lui, se couche, dort. Le matin, dès qu'il se réveille, il lit des journaux et des magazines qu'il achète régulièrement. On peut dire qu'il mènera cette vie pendant les vingt dernières années.

Michelle et Patrice souffrent de l'état de leurs parents, s'efforcent de les voir. Un soir, Arnaud, ivre, veut frapper Chantal. Nicolas - le mari de Michelle - le prend par les épaules et le met dehors. Les deux hommes sont brouillés. Arnaud renâcle à voir sa fille et son gendre. Antoine, son beau-frère, jouera les bons offices. Lorsque la seconde fille de Michelle, Ségolène, meurt subitement, à la R de L, d'une régurgitation, la famille était, depuis peu de temps, réconciliée.

C'est Arnaud qui meurt le premier, sans que rien ne laisse prévoir son décès. A l'une de ses dernières venues au B, il parle à Louis d'une sorte de dépression ; un jeune médecin l'aurait aidé à en sortir ; il lui en est reconnaissant et semble avoir repris un peu confiance.

C'est sans doute le fait qu'il ne s'alimente plus ou presque qui amène son hospitalisation. Lors d'une première visite de Louis et Gwénaël, il dit garder le moral et avoir espoir de retourner bientôt chez lui. Son chien lui manque. Louis retourne à l'hôpital avec Michelle et Nicolas. Avant même d'entrer dans sa chambre, Michelle entend un râle et se met à pleurer, croyant son

père en train de mourir. En réalité il dort. Il se réveille presque aussitôt, manifeste beaucoup de joie à la voir. L'infirmière pense qu'il devrait se lever et surtout se nourrir. Michelle fait promettre à son père d'y mettre du sien pour parvenir à sortir de l'hôpital. Il s'y engage, paraît reprendre force.

Mais, très peu de temps après, il tombe dans une sorte de coma. Il en émerge complètement désespéré, se sent perdu et se laisse mourir de faim. Il s'éteint le 18 Janvier 1984. Il avait un cancer du larynx. Peu avant sa mort, il supplie Maud et Gérard de l'emmener mourir au B. Son état est trop grave pour que ce soit possible. Gérard et Maud regrettent, après sa mort, de n'avoir pu répondre à cette dernière demande.

La mort d'Arnaud suivie, quelques mois plus tard, de celle de sa soeur Claude, marque, dans la famille, un changement d'époque. Avec lui disparaît un personnage, non sans ombres, mais aussi lumineux. Les quinquagénaires de la famille l'ont tous connu et aimé. Les plus jeunes le regardaient avec étonnement. Ses petites-filles

Aude et Héloïse l'aimaient. Il a fallu vivre sans lui.

Veuve, Chantal peut conserver la R de L. Une clause du testament, que le notaire a exigée d'Arnaud, l'y autorise. Elle ouvre la maison à qui veut. Elle y vit à longueur d'année, allant quelquefois à Paris voir sa mère.

Sa dégradation physique s'accroît. Des visiteurs ne se gênent guère pour emporter ce qui leur plait. Aigrie, Misou - la mère de Chantal - accuse Michelle de vol. C'est la rupture immédiate de la petite fille avec sa grand'mère. Michelle saura analyser la haine que lui voue Misou. Elle dira un jour à Louis que Misou ne lui pardonne pas d'être la fille de son ancien amant, sans doute celle qu'elle aurait voulu avoir avec lui.

La plupart des livres de la belle bibliothèque de la R de L ont disparu. Le Tocqueville, le Quinte Curce ont été vendus ou volés. Des meubles, de l'argenterie, des bibelots s'en vont on ne sait où.

Patrice et Michèle vivent avec courage le naufrage de leur mère, comme ils ont vécu celui de

leur père. Ils vont la voir, l'aident comme ils peuvent.

Chantal tombe malade, guérit, mais les médecins la préviennent que, si elle continue à boire, elle est perdue. Après avoir passé sa convalescence à Paris chez sa mère, elle revient à la R de L et se remet à la boisson.

Puis, un jour, se sentant mourir, elle étale des journaux par terre dans une des pièces de la maison, et s'allonge dessus. C'est là que des voisins la retrouveront morte. Elle a survécu à peine dix ans à son mari.

Comment Patrice réagit-il au déclin, puis au décès de ses parents ?

Pour son père qui a fait don de son corps à la science, il annonce à ses cousins qu'il fait mettre une plaque sur la tombe familiale. Pour sa mère, il ne s'exprime pas. Il dira seulement à Louis que les pompes funèbres, rassemblant des ossements pour faire de la place dans le tombeau, ont mis ceux de Denise (la grand-mère) et de son frère dans un coffret "grand comme une boîte à cigare".

Sur leurs parents, jamais ni lui ni Michelle ne porteront publiquement un jugement.

XV

On peut dater de la mort de son père la tendance de Patrice à augmenter les quantités de boisson au delà de ce qu'il peut supporter. Auparavant il buvait sec, comme on dit, mais il n'était pas le seul dans la famille : Louis, Gérard, Lionel l'accompagnaient. Mais, chez Patrice, apparaît assez vite, après 1984, une dérive : au B, quand il vient en vacances, il commence à boire immodé-

rément. Encore ne s'agit-il au début que d'une alcoolisation occasionnelle.

Avec le peu d'argent dont il hérite de son père, sans prévenir Francine sa femme, il achète des armes. Il raconte alors qu'il fréquente régulièrement un stand de tir et que les soirées s'achèvent par des repas bien arrosés. Pourtant, on ne peut dire encore qu'à cette époque Patrice soit réellement alcoolique.

Après la mort de sa mère et celle de sa grand-mère Misou qui disparaît deux ou trois ans après sa fille dans les années quatre-vingt dix, la boisson est devenue chez lui, chaque fin de journée, systématique, comme elle l'avait été longtemps chez son père.

Louis le retrouve un soir après son travail. Patrice l'emmène dans un bistrot où ils prennent chacun deux pastis. Puis il insiste pour aller dans un autre bistrot dont, comme dans le précédent, il connaît la patronne et les clients. Il reboit trois pastis - Louis refuse de suivre -. Ensuite, ils vont dîner et boivent une bouteille de vin.

De toute évidence, Patrice est un habitué quotidien des bistrots du quartier où il travaille.

Il vient l'été au B et emmène ses enfants et certains de leurs cousins en vacances. Et, chaque année, il est là, avec ses enfants, pour la fête de Noël.

Le premier accident de Patrice a lieu au milieu des années quatre-vingt dix. Il semble qu'il ait mis en marche sa moto, sans voir qu'une voiture arrivait. Il est sérieusement blessé à un genou et fera plusieurs semaines d'hôpital. Etant dans son tort, il ne touchera aucun dommage-intérêt.

Malgré sa blessure, il est parvenu à rentrer chez lui. Il est plus ou moins ivre et c'est sa fille, encore jeune, qui s'occupe de lui, car il ne veut pas qu'on réveille sa femme. Le matin, il est hospitalisé.

Le deuxième accident de Patrice a lieu deux ou trois ans plus tard. au B pendant les vendanges. Il tombe d'un tracteur qui remonte une pente et se casse la cheville. Il semble que cet accident n'ait aucun rapport avec un abus de boisson.

L'alcoolisme de Patrice est devenu suffisamment régulier pour que Francine décide de se séparer de lui. Patrice aime sa femme, mais ne parvient pas à renoncer à l'alcool. Francine l'aime, mais ne peut plus supporter ses saouleries fréquentes. Elle demande le divorce et l'obtient.

Patrice est désormais livré à lui-même. La seule limite qu'il rencontre est celle que lui donnent ses enfants qui, restés chez leur mère, viennent souvent le voir. Mais les repas après le tir se multiplient, les soirées au bistrot continuent et s'y ajoutent ce que Patrice appelle les "journées R", où, un jour de congé, il commence à boire dès le matin.

Il se présente un soir chez Gwénaël et Jean, visiblement éméché. Il dîne avec eux ; Gwénaël ne veut pas qu'il reparte dans la nuit en moto et l'héberge jusqu'au lendemain.

Louis se décide à lui parler. Ils passent une soirée ensemble au restaurant. Dans la voiture, Patrice le raccompagnant chez lui, Louis lui conseille de se faire soigner. Patrice lui a dit auparavant combien il souffre de sa séparation

avec Francine et combien il l'aime. Il a une petite amie, Evelyne, qui vient au B, mais ne semble pas réellement s'attacher à lui. A Louis qui essaie de lui montrer les effets néfastes de sa maladie - par exemple son divorce -, il répond qu'il va mieux et que, sous la bonne influence d'Evelyne, il boit moins.

En 2001, invitée à un repas auquel participe Francine, Patrice et leurs enfants, Gwénaël fait allusion à la santé de Patrice. Francine pleure lorsque Patrice déclare qu'il n'a plus pour longtemps à vivre. Effectivement, le médecin de famille l'a averti que, s'il continuait à boire, il serait mort dans quelques années. Gwénaël oriente Patrice vers un médecin qu'il n'ira pas voir.

Sans s'être annoncé, Patrice vient, au début de l'été 2002, faire une visite à Gwénaël et à Jean. Ils ont invité à déjeuner Catherine leur fille et Julien leur gendre. Gwénaël propose à Patrice de passer la journée avec eux. Il accepte avec joie.

Un soir de Juillet 2002, Patrice téléphone à sa fille Aurélie pour lui demander de l'emmener chez lui pour le week-end. Elle refuse, ayant, dit-elle, trop de travail. Il part donc seul. Presque chaque semaine, il lui arrive de loger chez sa soeur Michelle qui habite le centre de Paris. Mais, ce soir- là, il veut rentrer chez lui.

Il est en moto. Sur le périphérique, à la hauteur d'Ivry, il est suivi par un camion qui s'apprête à le doubler. Il se retourne légèrement pour apprécier la distance. Il perd le contrôle de sa moto qui heurte la rambarde en métal le long du boulevard. Bien qu'il roule à petite vitesse, il est projeté en avant. Son casque tombe, la jugulaire n'étant pas assez serrée. Sa tête heurte la balise et il est tué sur le coup.

XVI

Patrice est autant victime qu'acteur de sa vie. Sa fin brutale, accidentelle n'a peut-être pas grand chose à voir avec cette vie. S'il avait vécu, se serait-il soigné de son alcoolisme ? On ne sait.

Acteur de sa vie, il l'est. On ne peut nier son courage. Dès l'adolescence, il fait face. A quinze ans, il est au travail, assure sa subsistance et il ne cessera pas de travailler, même aux moments difficiles, apportant des ressources à sa famille.

Ce ne fut pas toujours le cas de son père qui, lui, bénéficiait de capitaux que son fils n'avait pas.

Acteur, il l'est aussi par rapport à son entourage et à ses amis. Il est fidèle parent et ami, apportant aide, conseils, dons.

A son enterrement, le chagrin de tous en témoigne : Francine est en larmes, sa soeur est effondrée, ses nièces sanglotent. Sa perte est difficile à supporter.

Est-il acteur de son bonheur ? On peut le penser, pendant le temps où, marié, il vit avec Francine. Il l'a choisie et la garde malgré Arnaud qui, à cause des origines chinoises de la jeune femme, s'oppose au mariage. La rupture ne vient pas de lui, mais d'elle, explicable par l'alcoolisme.

Enfin, comme Michelle, il tient bon face au malheur de ses parents. Il va les voir, les soutient, les aime jusqu'au bout.

Il conservera pour Misou, sa grand-mère, jusqu'à sa fin, une réelle affection qu'il manifestera par des visites.

Acteur il l'est donc. Il assure, il choisit, il vit volontairement avec les autres. Il n'a pas l'intelligence, ni le verbe de son père, mais il est plus persévérant que lui, plus accroché à ce qu'il fait. Pour lui, le travail compte ; il passe avant l'alcool.

A la fin des années quatre-vingt dix, Patrice a, comme on dit, des ennuis de boulot. Les commissions qu'il touche sur les fins de série, dans l'entreprise de vêtements dont il gère les stocks, disparaissent. Tout est informatisé. Du coup, Patrice se retrouve avec son seul salaire, pas très élevé. Il tient bon contre cette nouvelle adversité.

Pourquoi Patrice est-il une victime? Pourquoi, ce bonheur qu'il construit avec Francine, contribue-t-il lui-même, par l'alcoolisme, à le détruire ? Car le vrai malheur de Patrice n'est pas celui de son enfance qui, à part l'épisode de madame B sa nourrice, est heureuse. Ni celui d'une adolescence et d'une jeunesse certes difficiles, mais où il sait conquérir un équilibre. Incontestablement, l'union avec Francine lui apporte le bonheur dont il rêve. Son malheur c'est la rupture, la

fin de ce bonheur, l'impossibilité, pour lui, de retrouver ce qu'il a perdu.

Il est facile de dire que l'alcoolisme de Patrice est celui de son père et de sa mère. Tout comme lui, sa mère n'est devenue que tardivement alcoolique. On ne peut donc parler d'imitation, d'atavisme, mais de circonstances. Quant à son père, si Patrice prenait plaisir à bâtir avec lui des mythologies, il ne l'imitait guère dans sa vie.

Mais l'argument qui ruine le mieux celui d'une imitation ou d'un atavisme possible est que Michelle n'est pas devenue alcoolique. Or les deux enfants ont été élevés ensemble par les mêmes parents. A moins de supposer - ce qui n'est pas prouvé - qu'une femme ne s'alcoolise pas quand un homme, lui, s'alcoolise, on ne voit pas ce qui peut expliquer la différence des deux comportements.

Il faut aller plus loin dans l'explication et c'est bien pourquoi, en l'occurrence, les origines familiales sont essentielles et surtout la manière dont elles ont pu être ressenties par Patrice et Michelle. Apparemment, elles sont les mêmes,

mais une légère brisure - déjà évoquée - marque celles de Patrice et de son père, qui ne se manifeste pas pour Michelle.

Michelle n'éprouve guère de gêne à évoquer sa parenté illégitime. Elle dit à Louis le nom de son géniteur - sans doute à ses yeux plutôt prestigieux, riche notable de la région - et, si elle souffre, c'est à cause de sa grand-mère qui fait peser sur elle une haine qu'elle ne témoigne pas à sa fille Chantal. Comme Patrice, Michelle lutte dans la vie, connaît la dégradation de ses parents, la vit comme une souffrance. Pour autant, elle ne boit pas, ne se drogue pas. Elle aime son mari, ses filles, ses petits-enfants, travaille et tient le coup.

On peut dire que Patrice plonge dans l'alcoolisme après la mort de son père et, encore plus, après celles de sa mère et de sa grand-mère. Parce qu'il se retrouve seul face à une réalité qui est celle des origines de son père et de ce qu'il suppose être la sienne. Or, cette réalité, il en a honte, il ne veut pas en parler, peut-être même refuse-t-il de la connaître - tout comme son père -, même s'il la subodore.

Un soir, Arnaud, à C., dit à Louis : "Si je ne trouve pas de travail, j'irai voir Achille". Or d'Achille, son géniteur, il n'a jamais parlé à Louis. Là, il le nomme comme s'il allait de soi qu'il aille le voir en cas de chômage, comme s'il savait que Louis était au courant de ses origines réelles.

Vingt ans plus tard, Michelle demande à Louis : "Sais-tu qui est le père de Patrice ?". Louis répondra qu'il s'agit, selon lui, de W. Michelle ne croit donc pas à la paternité d'Arnaud, ni à celle de Bertrand un temps supposées . Elle cherche - en a-t-elle parlé à Patrice ? -.

Patrice doit chercher aussi, mais il ne veut pas trouver.

Commun secret entre le père (Arnaud) et le fils, commune honte. Du J. est, pour Michelle, acceptable, sinon prestigieux. Pour Arnaud et Patrice, Achille et W, malgré leur richesse - ils sont l'un et l'autre banquiers - n'ont aucun prestige. Pourquoi ? Parce que l'un est juif et l'autre supposé juif. C'est l'histoire de Truffaut qui fait des recherches sur son géniteur inconnu et qui

les arrête, craignant de découvrir que ce dernier est juif.

Les soi-disants tares dans les familles sont de plusieurs sortes : juif, franc-maçon, communiste, défroqué, homosexuel, fou, noir, jaune, basané, prostitué(e), etc. Si l'on retient seulement le défroqué, citons un exemple : un ami de Louis, Jean-Pierre, est devenu l'adjoint d'un maire de grande ville. Le journal Libération (néanmoins de gauche) ne parle jamais de Jean-Pierre sans oublier de mentionner qu'il est défroqué (c'est à dire qu'il a quitté la prêtrise). On comprend ceux qui cachent soigneusement cette prétendue tare.

Les tares restent secrètes et elles font honte. Qu'on n'oublie pas cette tante disant d'Arnaud enfant : "Il n'est pas de chez nous, celui-là". Arnaud a vécu ce rejet, probablement aussi de la part de sa mère, dans une scène où il faillit la tuer.

Elle se déroule aux G dans le début des années cinquante. Arnaud raconte à Louis, trois ou quatre ans plus tard, que, se trouvant seul à la

cuisine avec sa mère, celle-ci lui tint des propos tels qu'il saisit une lourde faïence posée sur la table et la lui envoya à la tête. Au dernier instant, il parvint à rabattre l'objet qui s'écrasa sur le sol. Denise disparut dans sa chambre pendant trois jours.

On peut supposer, devant la violence de la réaction, que les propos tenus, jamais révélés par Arnaud, touchaient à ses origines.

S'il sait pour Patrice - croit-il réellement qu'il est son fils ? -, il pense lui épargner, en se taisant, la honte secrète qu'il a du connaître.

Cela suffit à distinguer l'histoire de Patrice - aujourd'hui achevée - de celle de Michelle - qui se poursuit -. Mais cela ne suffit pas à expliquer l'alcoolisme de Patrice, qui n'apparaît pas chez Michelle. Il faut, pour le comprendre, en revenir à la mort des parents, Arnaud et Chantal. L'illégitimité de Michelle ne fait, à ses yeux, aucun doute, mais elle peut la considérer comme acceptable. En revanche, du côté de la filiation maternelle comme de celle paternelle - celle du père qui n'est pas son géniteur -, Michelle ne

rencontre, comme son frère, que des images peu attractives, celles de sa mère, de son grand-père de L et de sa grand-mère maternelle Misou d'une part, celles de son père, de sa grand-mère (Denise femme de Raymond) et de son arrière grand-mère paternelles (Madeleine) d'autre part.

Elle peut les vivre comme telles, puisqu'elles ne sont pas, pour elle, dans un prolongement de filiation substitué à une parenté réelle et vécue comme honteuse.

Arnaud ne parle jamais de sa filiation paternelle : ni de sa grand-mère et de son grand-père R, ni de son oncle Désiré. Il ne parle que de son père, Raymond. En revanche, il s'étend volontiers sur sa filiation maternelle, sur sa grand-mère Madeleine, sur les cousins et cousines de sa mère Denise, avec qui il garde des relations suivies. Cette filiation maternelle est, pour lui, légitime, acceptable et prestigieuse. Celle du père est en quelque sorte obstruée par une illégitimité considérée comme honteuse et qu'il garde secrète. Honnête, Arnaud ne revendique pas sa parenté du côté des R. Il le sait,

certains et certaines - par exemple, Marguerite soeur de son père - le rejettent.

Lorsqu'Arnaud et Chantal meurent à moins de dix ans d'intervalle, Michelle se retrouve avec une illégitimité paternelle acceptable, mais avec une famille paternelle et maternelle dont la plupart des membres - inconnus ou rejetants - ne lui donnent guère de repères, qu'il s'agisse du grand-père de L, de la grand-mère Misou ou, de l'autre côté, de la grand-mère Denise ou de l'arrière grand-mère Madeleine. Ils appartiennent néanmoins à un milieu aristocratique et bourgeois en lui-même admissible tel quel.

Pour Patrice, à partir de la mort de ses parents, il se retrouve seul face à une illégitimité honteuse et secrète - qu'il ne veut pas savoir - et face également à une famille paternelle et maternelle qui, tout comme à Michelle, ne lui apporte guère de repères. Mais, dans son cas, il y a désormais - puisque ses parents sont morts - impossibilité de se référer - même sans le dire, même sans le savoir explicitement - à un géniteur jugé infamant - Patrice est de droite et met parfois dans ses paroles un certain racisme - et,

tout comme Michelle, une difficulté à se référer à une famille maternelle et paternelle certes acceptable socialement, mais dont les personnages - sauf, pour lui, sa grand-mère Misou qui meurt elle aussi - sont à la fois inconnus et peu attrayants. Comme son père, Patrice comble le vide de la filiation par un intoxicant d'absorption aisée : l'alcool. Il va, dans son excès - qu'il ne parvient pas à maîtriser, parce que cet excès est, sans aide, guère maîtrisable - jusqu'à détruire son couple et le bonheur qu'il avait patiemment construit.

Arnaud et Patrice sont des victimes. Non de quelqu'un. Mais ils le sont des préjugés du temps qui les atteignent au coeur d'eux-mêmes. Arnaud meurt de son alcoolisme. Dans un moment de détresse, il avait un jour invoqué son père et repris courage. Patrice n'a personne à invoquer, sinon un géniteur qu'il refuse plus ou moins sans le connaître, des parents dont la dégradation le fait souffrir; des grands-parents paternels plus ou moins connus et, dans la mémoire familiale, de Il meurt par hasard, dans la tristesse - Evelyne l'a quittée - peu de consistance

humaine; i s'unit ainsi , non à son géniteur, mais à son père, dans concret et dans sa honte;

Il meurt par hasard, dans la tristesse - Evelyne l'a quitté -
et le malheur. Il s'unit ainsi à son père, à son secret et à sa
honte.